

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY.

| | | |
|------------------------------------|---|-----|
| Princesse KADRIA HUSSEIN | L'âge d'or de l'Egypte ancienne | 379 |
| TEWFIK EL HAKIM | Journal d'un Substitut de cam- pagne | 399 |
| ISMET ASSEM | Désormais — Insomnie (Poèmes) | 426 |
| JOSEE SEKALY | Normandie | 429 |
| GASTON GALAL ZANANIRI | Marines | 430 |
| EDGARD GALLAD | Ahmed Chawky | 433 |
| NOUR-EL-AINE | La vendeuse de fromage blanc . | 443 |

— L'AIR DU MOIS —

Novembre : Image d'un jour.
Décembre : Rêve d'une nuit.
par Marie Cavadia.

— NOTES ET CRITIQUES —

| | |
|---------------------------------|------------------|
| « Le Grand Meaulnes » : | Georges Dumani. |
| « Journal de Julien Green » : | Marie Cavadia. |
| « Mémoires en vrac » : | Robert Blum. |
| « La Mecque ville interdite » : | Gaston Wiet. |
| « Dans la Porte céleste » : | *** |
| Architectures en Judée : | Georges Cattaul. |

EGYPTE : 5 PIASTRES.

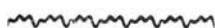
CHEMINS DE FER DE L'ETAT

La publicité dans les gares
des Chemins de Fer de
l'Etat, dans ses wagons,
et surtout ses publications
vous assurent la meilleure
propagande

Prière de vous adresser au :

**SERVICE DE PUBLICITÉ
CHEMINS DE FER DE L'ETAT
GARE DU CAIRE**

SOCIETE MISR
DE NAVIGATION MARITIME



s/s **EL NIL**

s/s **KAWSAR**

Prochains départs d'Alexandrie

EL NIL 1^{er} Décembre

EL NIL 15 Décembre



Pour tous renseignements

Adressez-Vous à :

SOCIETE MISR
DE NAVIGATION MARITIME

Et à tous les bureaux de tourisme

HABITEZ HELIOPOLIS

Cure de grand air
à la lisière du désert

Site le plus beau d'Egypte



NI POUSSIERE - NI MOUSTIQUES
Communications rapides avec le Caire
TOUS LES SPORTS



La Société d'Héliopolis dispose
d'appartements et villas qu'elle
loue à des conditions
très avantageuses



Pour tous renseignements s'adresser :

50 Boulevard Ibrahim Pacha — Le Caire — Téléph: 53665
ou à Héliopolis 28 Boulevard Abbas — Téléph 61298.

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

AUTORISEE PAR DECRET ROYAL DU 30 JANVIER 1929

Capital souscrit . . . L.E. 1.000.000

Capital versé. „ 500.000

Réserves au 30 Juin 1937 : L.E. 33578

*La Banque Belge et Internationale en
Egypte délivre des livrets de Caisse
d'Épargne nominatifs ou au porteur*

S'adresser au CAIRE

45, Rue Kasr-El-Nil

à ALEXANDRIE

10, Rue de Stamboul

Visiter l'Égypte

*...c'est remonter aux sources
de la première civilisation
humaine.*



*...c'est retrouver dans un
monde rajeuni, un passé
toujours vivant.*



*...c'est admirer les vestiges
d'un art éternel dans le plus
beau des cadres.*

La Revue du Caire

L'AGE D'OR DE L'EGYPTE ANCIENNE ET L'OMBRE DE LA REINE SEBEK-NEFEROURA

PREMIERE PARTIE

I

L'histoire des Rois de l' « Age d'or », (1) de l'Antiquité Egyptienne m'a toujours profondément intéressée. J'aime cette ère de conquête et d'expansion (2), d'unité et d'harmonie, de travail gigantesque et de grande prospérité (3) et j'ai voué un culte aux artistes, aux philosophes (4) et aux penseurs de cette brillante époque, à tous ces poètes inconnus enfin dont les chants sont immortalisés sur des tessons de poterie — ces fameux ostracas (5) — des feuilles de papyrus et des éclats de pierre, — tels que nous les voyons au Musée, — Ils sont parvenus jusqu'à nous, après des siècles de silence et charment encore aujourd'hui nos moments de loisir.

(1) Egyptian myth and legend : Mackenzie.

(2) Histoire de l'antiquité: Meyer.

(3) Le Nil et la civilisation égyptienne: Moret.

(4) A short story of ancient Egypt: Newberry and Garstang.

(5) Chants d'amour de la vieille Egypte: Moret, et Histoire ancienne des peuples de l'Orient: Maspero.

« Un Roi viendra du Sud (6) qui s'appellera Ameni...
 « Il prendra la Couronne blanche et portera la Couronne
 « rouge, et les Seigneurs (HORUS et SETH) qui l'aiment,
 « se complairont en lui... Réjouissez vous, hommes qui vi-
 « vrez en son temps... Le Droit reprendra sa place et l'In-
 « justice sera chassée dehors. Bonheur à qui verra ces
 « choses et qui servira ce Roi. »

Le Sauveur (7) annoncé par la prophétie fut le Roi AMENEMHAT Ier ; c'est lui qui fonda la XIIe dynastie et qui nous révéla les grandes lignes de son règne :

« J'ai fait que l'endeuillé (8) ne fût plus en deuil ;
 « les batailles perpétuelles on ne les a plus vues, tandis
 « qu'avant moi l'on s'était battu comme un taureau qui
 « ignore le passé et que le bien-être de l'ignorant ou du
 « savant n'était pas assuré, J'ai fait labourer le pays jus-
 « qu'à ABOU, j'ai répandu la joie jusqu'à ADHOU, je suis
 « le Créateur de trois espèces de grains, l'ami de NOPRI.
 « Le Nil a accordé à mes prières l'inondation sur tous les
 « champs, point d'affamé sous moi, point d'altéré sous
 « moi, car on agissait selon mes ordres et tout ce que je
 « disais était un nouveau sujet d'amour. » (9)

Cette phase d'éclosion littéraire, de grandioses entre-
 prises, d'exploitation minière et tout à la fois de fantasti-
 ques travaux publics (10) est d'une si exceptionnelle gran-
 deur, dans les annales historiques de l'Ancienne Egypte,
 que je ne puis m'empêcher, chaque fois que l'occasion
 s'en présente, de visiter les moindres lieux qui ont su
 garder un souvenir quelconque du Moyen Empire.

A ASSOUAN, je connaissais déjà l'âpre et rude île de SEHEL, avec ses grandioses rochers rouges et noirs, si étranges au coucher de soleil, tout enrichis de souvenirs historiques, d'autographes millénaires, outre les inscriptions de la XIIe dynastie (11). J'avais fait aussi l'ascension de la Colline du KOUBBET EL HAWA où se trouvent à mi-chemin les hypogées des Princes d'ELEPHANTINE,

(6) et (7) Le Nil et la civilisation égyptienne: Moret.

(8) Histoire ancienne des peuples de l'Orient: Maspero.

(9) Ancient records: Budge, et Histoire ancienne des peuples d'Orient: Maspero.

(10) History of Egypt: Budge et Egyptian myths and legends: Mackenzie.

(11) The Egyptian Sudan: Budge.

dont quelques-uns sont les contemporains des Rois de cette même Famille. (12)

Au-dessus de ces tombes se trouve la coupole blanche, tombeau d'un Sheikh, qui domine la ville, les îles verdoyantes et les immenses blocs de granit aux silhouettes bizarres.

Qu'il fait bon méditer et se reposer là-haut, se recueillir doucement devant l'immensité du désert, contempler à travers l'espace les voies suivies par ces voyageurs des âges lointains, qui parcouraient bravement des régions mal connues ; rêver de ces expéditions hardies et légendaires : « où les marchands s'aventuraient (13) et préparaient le terrain pour la conquête. »

Les Princes d'ELEPHANTINE — gardiens de la Porte du Sud (14) — étaient de grands explorateurs ; nous lisons le récit de leurs randonnées au-delà de la Nubie dans les tombeaux qu'ils se firent creuser au flanc de cette montagne.

J'ai vu dans la tombe, si intéressante mais malheureusement détériorée, de SERENPITUA, un Prince explorateur, qui vivait sous SENUSERT Ier et AMENEMHAT II, une scène si jolie, où le Prince est représenté au milieu de quatre femmes tenant chacune une fleur à la main ; la première, « la chère aimée qui est enchassée dans son cœur » (15), est, paraît-il, son épouse, J'ai remarqué aussi sur le mur, un peu en arrière du Prince, un relief extraordinairement beau d'un admirable lévrier chasseur ; s'il n'était si effacé on le dirait dessiné par un des grands artistes animaliers d'aujourd'hui. Dans la tombe il est raconté que le Roi avait expédié le Prince SERENPITUA au Soudan ; mais l'inscription étant très abîmée nous ne savons rien de précis sur son voyage, sauf qu'il gagna des peaux, de l'ivoire et des plumes d'autruche. (16)

Des bandes de cigognes en route vers les régions du Nord s'arrêtent toujours sur la cime de cette montagne.

(12) A guide to the antiquities in upper Egypt: Weigall.

(13) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(14) History of Egypt: Breasted.

(15) A guide to the antiquities of upper Egypt: Weigall.

(16) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

Je les ai vues se rassembler avant de prendre leur grand vol, et je me suis intéressée longuement à leurs manœuvres diverses.

Le silence impressionnant de ce lieu m'attire toujours ; j'y reviens avec plaisir. J'aime la beauté solitaire de ce petit sanctuaire ouvert à tous les vents, et le salut de SENMES (17) inscrit sur la paroi de sa tombe, creusée à côté de celles des autres nobles :

« Salut à vous les vivants, à vous qui vivez sur terre, « qui êtes heureux, qui faites prospérer vos professions pour « vos enfants, récitez une prière pour l'âme de SENMES. »

Et je pense que tous ceux qui, comme moi, admirant de là-haut dans l'éblouissante lumière matinale, le féérique paysage environnant, doivent se sentir heureux, ne fût-ce qu'un seul instant.

A Assouan j'ai vu presque tout ce qui rappelle de près ou de loin le Moyen-Empire. C'est pourquoi j'ai tenu à aller un peu plus haut, car je voulais visiter à part ANAY-BEH, qui est un ouvrage fortifié très ruiné à l'extrême limite de la « terre d'ARTHET » (18) à quelques lieues d'ELPHANTINE, sur la route des caravanes, les vestiges des châteaux-forts de KUBBAN et de KOSHTAMNAH, élevés sur la rive ouest du Nil en Nubie Méridionale. Ces fortifications sont les ruines les mieux conservées de cette architecture militaire de la XIIe dynastie ; elles sont situées entre la première et la deuxième cataracte.

Poussée par ce désir j'entrepris donc, au printemps de 1928, de remonter le cours du fleuve pour voir de près ces anciens forts.

II

La forteresse de KUBBAN se trouve tout près du petit village du même nom, dont l'extraordinaire blancheur et l'étonnante propreté ont attiré mon attention, même en Nubie, où cependant les maisons les plus pauvres sont mieux tenues qu'en Egypte.

Les ruines des casernes de la garnison font face au temple submergé de DAKKEH. Quels architectes de génie

(17) Guide to the antiquities in upper Egypt: Weigall.

(18) Travels in upper Egyptian deserts: Weigall.

devaient être ces anciens Egyptiens pour que leurs œuvres défient encore maintenant, avec l'usure du temps, la haine des hommes et les ravages des eaux.

Le Nil est large et profond dans ces parages ; le haut du pylône émerge du fleuve tout entouré de palmiers qui fatalement vont périr bientôt ; et il me semble que ce sanctuaire de PA-SELK, (19), d'oasis qu'il était dans le passé, soit devenu momentanément une île entre tant d'autres, qu'engloutira irrémédiablement l'élévation prochaine des eaux.

Les vestiges de ce que fut la grande et historique forteresse de KUBBAN élevée par AMENEMHAT II (20) sont là. Elle commandait la voie qui s'éloigne du Nil, rejoint la route de cette fameuse Vallée qui conduit à travers le plateau désertique aux mines d'or du WADI ALLAKI.

Gisements aurifères (21), exploitations de cuivre (22) et d'argent (23), carrières de basalte, de granit, d'albâtre et de porphyre (24), quelle fantastique richesse de minerais et de métaux renfermait cette terre des Pharaons ! Que dire des monts d'hématite (25), des veines d'améthyste, de cristal de roche, de cornaline, de jaspe, et de lapis-lazuli (26) et mieux encore des mines d'émeraude. Et plus éblouissante qu'aucune de ces pierres précieuses — la turquoise des Wadis MAGHARA et de SERABIT — ce trésor de la « Terre de MAFKAT » (27) si vanté par les Anciens et tout pareil au bleu du ciel Egyptien !

Les nombreuses inscriptions des rochers du SINAI (28) et les stèles de la XIIe dynastie nous renseignent sur les exploits de ces héroïques mineurs :

« Le désert brûlait comme l'été, la Montagne était en feu et la veine épuisée ; un matin le contremaitre, qui était là, interrogea les artisans à ce sujet, « les habiles »

(19) Antiquities of upper Egypt: Weigall.

(20) Histoire de l'antiquité: Meyer.

(21) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(22) La presqu'île du Sinaï: Weill.

(23) Dwellers on the Nile: Budge (1926).

(24) Travels in the upper Egyptian deserts: Weigall.

(25) Researches in Sinaï: Petrie.

(26) Dwellers on the Nile: Budge (1926).

(27) Researches in Sinaï: Petrie.

(28) Ancient records: Breasted.

« qui fréquentaient cette mine et ils dirent : « Il y a de « la turquoise en la Montagne pour l'éternité ». Le filon « se présenta juste en ce moment. » (29) Et il semble que cette fois-là encore l'importance de la découverte fit oublier les déboires passés.

Combien le récit des « CAPITAINES DES ARCHERS » et des hauts fonctionnaires « connus du Roi » est intéressant, et comme il nous initie à la vie qu'on menait dans ces exploitations minières du Wadi HAMMAMAT (30), de la « CONTREE DU MALACHITE » (31) et de la « TERRE DU MAFKAT. »

On demeure stupéfait devant l'audace, l'énergie et l'endurance surhumaine de ces travailleurs, qui surent tirer des profondeurs de la terre — malgré les souffrances et les privations de toutes sortes — ces métaux précieux et ces gemmes multicolores, pour la plus grande gloire du pays. C'est grâce à ce miracle de volonté que l'Egypte devint riche (32) et puissante, que le commerce avec les peuples de la Méditerranée s'établit et que ses frontières reculèrent de plus en plus au détriment des nations barbares. (33) Et si la biographie des huit Souverains, — dont une Reine, la dernière de la lignée — qui composent la XIIe dynastie nous est imparfaitement connue, du moins savons-nous assez de leurs règnes pour apprécier l'idéal qui les a guidés.

Ces fameux Rois de l'AGE D'OR si différents de leurs précurseurs et de leurs successeurs, « à la fois ingénieurs « et soldats, amis des Arts et protecteurs de l'Agriculture, « ne cessèrent un seul instant de travailler à la grandeur « du pays qu'ils gouvernaient ». (34)

III

La forteresse de KOSHTAMNAH m'a beaucoup plus intéressée. Bâtie au flanc d'une petite colline qui domine

(29) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(30) Travels in upper Egyptian deserts: Weigall.

(31) Ancient records: Breasted.

(32) Dwellers on the Nile: Budge.

(33) Histoire ancienne des peuples de l'Orient: Maspero.

(34) Histoire ancienne des peuples de l'Orient: Maspero.

le fleuve et le Gebel HAYATI, elle commande par sa position exceptionnelle toute l'étendue de la vallée environnante. Son imposante apparence de château-Fort attire les regards. Malgré ses murs en ruines et ses tours écroulées on aime à imaginer le rôle qu'elle a pu jouer dans les temps écoulés.

Les eaux du fleuve baignent continuellement l'amoncellement des briques crues, tombées deci delà des hautes murailles d'enceinte, et caressent doucement le fantôme de la vieille forteresse historique.

Les remparts démolis, les bastions démantelés, tout comme les fossés et les talus de la Gardienne des deux Rives, recèlent leur histoire et racontent à qui veut les écouter la grande épopée d'autrefois.

Adossée à l'antique mur escarpé, j'évoquais dans la douceur d'une fin d'après-midi de mars, le temps où sous les Rois de la XII^e dynastie, la Vallée du Nil, « constituée en Empire » depuis l'Abyssinie jusqu'à la Méditerranée « n'était habitée que par un seul peuple, parlant la même langue, adorant les mêmes dieux et obéissant au même souverain ». (35) Et malgré les luttes des barons (36), les maraudes des bandes pillardes, combien devait être puissante l'autorité de ces AMENEMHAT et de ces SENUSERT qui avaient su rétablir l'ordre et créer l'unité à l'intérieur du Pays, tout en repoussant à l'extérieur les attaques de leurs voisins. Ils avaient consolidé la ligne des forteresses qui courait (37) le long de la frontière orientale du DELTA (38) et construit, aux points stratégiques du Nil, des fortifications jusqu'après la deuxième cataracte.

« Ces châteaux-Forts (39), embusqués aux tournant du « fleuve et au débouché des gorges qui menaient dans le « désert, garantissaient la liberté de la navigation ou « écartaient les nomades pillards. » C'est ainsi qu'à KOMNEH et qu'à SEMNEH (40) furent élevées deux forteresses,

(35) Histoire ancienne des peuples de l'Orient: Maspero.

(36) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(37) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(38) et (39) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(40) History of Egypt: Breasted.

sur des « falaises (41) qui plongent à pic dans le courant, « et chacune d'elles renfermait dans son enceinte une petite cité, des temples voués aux fondateurs et aux dieux nubiens, ainsi que de nombreuses habitations aujourd'hui ruinées. »

Je n'ai malheureusement pas eu le temps de remonter le cours du fleuve aussi haut que SEMNEH pour visiter les ruines qui s'y trouvent encore, mais j'ai admiré le dessin de la forteresse, restaurée d'après CHIPIEZ, et la majestueuse grandeur de cette architecture (42) militaire du MOYEN-EMPIRE montre encore une fois la technique supérieure des ingénieurs égyptiens.

Et pour immortaliser le passage des troupes et le succès des armes, le Pharaon vainqueur faisait ériger des bornes à la limite méridionale de ses frontières. (43) On pouvait lire sur les stèles en granit (44) et sur les rochers bordant le fleuve au-delà des cataractes :

« Année 8 sous la Majesté du Roi de la Haute et de la Basse Egypte (KHEKURE SESOSTRIS III) vivant éternellement. Quand Sa Majesté remonte le fleuve pour détruire KUSH, le misérable. » (45)

Ou bien cette autre inscription orgueilleuse : « Sa Majesté fit ériger sa propre statue aux bornes qu'elle-même avait imposées. » (46)

Il y avait aussi à KUMNEH et à SEMNEH un nilomètre pour enregistrer le niveau du Nil (47) chaque fois que les eaux du fleuve dépassaient la moyenne ordinaire.

D'après WILLCOCKS (48), le Roi AMENEMHAT III aurait peut-être essayé de barrer le fleuve à SEMNEH en vue de créer un réservoir et il est fort probable que ses successeurs abandonnèrent l'ouvrage. Le niveau de la crue

(41) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(42) Histoire de l'art dans l'antiquité: Perrot et Chipiez.

(43) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(44) Ancient Records: Breasted.

(45) Ancient Records: Breasted.

(46) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(47) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(48) The Assuan reservoir and the lake Moeris: Sir W. Willcocks.

qui est enregistré sur les nilomètres découverts par LEP-SIUS est de 8 mètres plus haut qu'aucune crue de notre époque ; et le Nil à SEMNEH pouvant être facilement fermé par un barrage, l'idée vint à l'esprit de l'illustre ingénieur qu'une pareille entreprise a pu être envisagée par le fameux Créateur du LAC du FAYOUM.

Et nous savons que, tout comme aujourd'hui, les fonctionnaires du Gouvernement, les officiers (49) d'alors, communiquaient à la Capitale, au commencement de la crue, les progrès sensibles de l'inondation.

C'est ainsi qu'on peut voir sur la rive ouest à SEMNEH, insérées dans la falaise du Fort, (50) neuf inscriptions enregistrant dans le style de l'époque, la crue du fleuve, « niveau du Nil de l'année 24^e du règne du Roi de « la Haute et de la Basse-Egypte vivant pour toujours « éternellement. »

Parmi ces inscriptions il y en a plusieurs datant du règne d'AMENEMHAT III, une d'AMENEMHAT IV, et une de SEBEK-NEFEROURA.

Cette fille, petite-fille, sœur et femme de grands rois, avait suivi l'exemple de ses prédécesseurs en inscrivant dans le rocher de la forteresse paternelle (51) le niveau élevé du Nil avec le sceau royal et la date de son règne. Ce nom subsiste encore gravé au flanc de la falaise.

Mais qui pourra nous dire ce que fut cette fille d'AMENEMHAT III, la dernière de sa race ? Comment vécut-elle ? Comment mourut-elle ?

De la femme nous ne saurons rien, puisque nulle part il n'existe d'elle, ni la plus pâle image, ni le relief le plus effacé.

Mais, de la souveraine, il subsiste quelques vestiges et un souvenir qui plane encore au-delà des cataractes et au fond du Fayoum... un souvenir très faible, très léger il est vrai, mais qui nous laisse l'impression tangible quand même, puisque les preuves sont là qui résistent encore au temps, que cette descendante en ligne directe des Rois-Ingénieurs, s'intéressait à la question de l'irrigation, à

(49) Egypt under the Pharaohs I.: Brugsch.

(50) Bulletin of the museum of fine arts. Boston, 1929. and ancien Egyptian forts at Semna: Reisner.

(51) History of Egypt: Breasted,

ce qui fut dans l'Antiquité et sera éternellement la vraie et immuable question d'Égypte. (52)

IV

Je lisais dernièrement une petite brochure que j'avais fait venir de Londres, intitulée « FROM THE GARDEN OF EDEN TO THE CROSSING OF THE JORDAN » de SIR WILLIAM WILLCOCKS, dans laquelle l'illustre savant résume en plusieurs chapitres les études et les voyages qu'il fit pendant de longues années dans les vallées historiques, arrosées par les grands fleuves de l'Antiquité. J'ai trouvé dans l'ouvrage si passionnant de l'ingénieur, des considérations et des déductions du plus haut intérêt. Parmi celles-ci il y en a une particulièrement curieuse, que je reproduis ci-dessous :

« Les leçons d'ordre et de méthode sont si complètement enseignées par l'irrigation qu'il n'est pas surprenant de constater que toutes les anciennes civilisations ont eu leur berceau dans les vallées arrosées par les vieux fleuves séculaires.

« Les populations sauvages pouvaient vivre dans les bois, les demi-sauvages dans les oasis désertiques, mais pour que les hommes aient pu exister dans des vallées arrosées et irriguées, ils ont eu besoin d'être disciplinés et amenés à respecter les lois et les règles.

« Quand des centaines ou de milliers de familles ont dû apprendre d'abord les lois de la nature, puis les appliquer et ensuite vivre en bonne intelligence entre elles pour assurer l'irrigation méthodique de leurs terres, de ce moment-là est née la vraie civilisation.

« Le résultat de ne pas vivre en parfaite harmonie dans une contrée soumise au système d'irrigation, nous est pittoresquement décrit dans la Genèse : « Et Dieu dit à Noé, la fin de toute chair est apparue à moi, car la Terre est remplie de violence. Fais-toi une arche en bois de peuplier. » Ceci est le commencement du grand déluge dans la Vallée de l'Euphrate. Les tout premiers colons habitant la Vallée du Nil ont dû être témoins de

(52) From the garden or Eden to the crossing of the Jordan: Willcocks,

« bien des déluges aussi, mais le Nil ne se prête pas aux
« mêmes inondation que l'Euphrate, et ne donne pas de
« leçons aussi implacables que les fleuves traversant les
« plaines de SHINAR. » (53)

Et ailleurs, le même auteur dit dans un autre chapitre, et cela touche de très près à l'étude que je poursuis :

« A l'époque où j'étais occupé à faire des recherches
« afin de trouver un réservoir pour le Nil, la possibilité
« d'utiliser le Wadi RAYAN au lieu du Réservoir d'AS-
« SOUAN m'attira au FAYOUM avec mes ingénieurs. Je fus
« surpris de constater un jour sur les versants du désert,
« une épaisse ceinture de coquillages du Nil. Le niveau,
« ayant été vérifié, se trouva être de 22.50 mètres au-des-
« sus du niveau de la mer. Les ingénieurs furent envoyés
« à l'est et à l'ouest pour trouver ces mêmes coquillages et
« mesurer le niveau, qui était partout de 22.50 mètres au-
« dessus de la mer. Ici étaient donc les limites de l'ancien
« lac MOERIS.

« Vingt ans plus tard, cherchant sur l'Euphrate un ré-
« servoir dans les déserts de l'Arabie, je retrouvai dans les
« mêmes conditions une autre enceinte de coquillages ; le
« niveau fut mesuré : il était de 25 mètres au-dessus de
« la mer. Ici était le grand réservoir historique de Baby-
« lone.

« Le lac MOERIS me fascina comme il fascine tous
« ceux qui ont étudié son histoire, et il me donna la clef
« pour comprendre les famines de Joseph.

« La communication entre le Nil et le futur lac MOE-
« RIS existait déjà à l'époque du Roi MENES, mais ce fut
« le Roi AMENEMHAT III, qui élargit et approfondi de ca-
« nal et débroya les rochers qui entravaient son cours ; il
« convertit le lac des temps de MENES en cette gran-
« diose mer intérieure qui contrôlait les crues les plus éle-
« vées du Nil. Les anciens Pharaons étaient des géants
« en matière d'hydraulique, en outre ils étaient aussi sa-
« ges que courageux. »

Et un peu plus loin Sir William Willcocks ajoute :

« Dans le temps de Joseph, les Pyramides existaient
« et l'irrigation par bassins de la Vallée du Nil fonction-
« nait parfaitement aussi. Depuis 3500 ans, il n'a cessé de

(53) Depuis Willcocks, les découvertes de Brunton sur les Badariens ont modifié certaines appréciations.

« fonctionner de la même façon jusqu'à nos jours. Les terres basses du Delta avaient été défrichées 600 ans avant et toute cette richesse avait été assurée contre l'inondation par l'échappement du lac MOERIS — une des MERVEILLES du MONDE. »

Je me suis assignée la tâche particulièrement difficile, et passionnément intéressante, de suivre les traces du règne de la reine SEBEK-NEFEROURA à travers les œuvres de ses prédécesseurs. C'est surtout en faisant revivre les merveilleuses créations de son père dans le « TOSHAIT » que j'ai pu me mettre réellement en contact avec elle et recueillir les vestiges qui m'ont aidé à reconstituer, autant que je l'ai pu, la féerie du lac au bord duquel elle a dû se promener et vivre les heures les plus délicieuses de son règne. Car nulle part en Egypte il n'existe un charme aussi prenant, aussi étrange que dans cette région du « PHIOM » rendue fertile et enchanteresse, grâce aux fabuleux travaux d'irrigation exécutés par le grand Roi-Ingénieur, son père.

v

AMENEMHAT I le fondateur de la XII^e dynastie et l'ancêtre de la reine SEBEK-NEFEROURA venait de cette lignée princière des Gouverneurs du Sud, qui avaient leur résidence à THEBES. (54) Quand il monta sur le trône il était considéré comme l'homme le plus capable de son temps et possédait déjà un demi-siècle d'expérience. (55) Nous savons qu'il fut un chef juste, (56) ferme et bon ; le sceau qu'il imprima à son époque restera dans les annales de l'histoire d'Egypte particulièrement brillant, et tout-à-fait unique. Sa vigoureuse (57) maîtrise des affaires de l'Etat inspira confiance, la nation respira librement aussitôt qu'elle fut délivrée du cauchemar des luttes intestines. (58) Le pays entier, soulagé de l'incertitude des troubles qui avaient précédé, s'épanouit aussitôt et une ère

(54) A history of the Pharaons: Weigall.

(55) A history of the Pharaons: Weigall.

(56) Histoire ancienne des peuples de l'Orient Classique: Maspero.

(57) A history of Egypt: Breasted.

(58) A history of Egypt: Breasted.

de développement et de prospérité commença pour l'Égypte. (59)

AMENEMHAT put en toute sincérité alors se féliciter de lui avoir ramené la paix et l'union. (60)

THEBES était à cette époque peu peuplée, peu bâtie, sans prestige et presque sans histoire. (61) Le Roi la jugea trop lointaine comme résidence du maître de l'Égypte entière et confia le gouvernement de cette ville à l'un de ses parents, tandis qu'il alla s'établir au centre du pays. Il s'installa dans les environs de DAHCHOUR, au Château (62) de TITOUÏ qu'il élargit et dont il fit le siège de son administration. TAITOU-TATOOÏ, signifiant en ancien égyptien « la dominatrice des Deux Terres », (63) devint la ville royale des premiers Rois de la XIIe dynastie.

Et comme les Monarques des temps passés aimaient reposer près des lieux où ils avaient vécu, ces grands Pharaons du MOYEN-EMPIRE s'étaient fait bâtir leurs demeures d'éternité et leurs temples funéraires, à la lisière éblouissante du désert, non loin de la nouvelle résidence de TAITOOÏ.

Depuis GHIZEH jusqu'au FAYOUM on peut voir échelonnées ces Pyramides ruinées, lourdes de souvenirs, se profilant indistinctement dans l'azur matinal.

Partant du plateau désertique de l'ANCIEN-EMPIRE pour arriver au domaine verdoyant du MOYEN-EMPIRE à travers les espaces arides et les champs fleuris, on frôle des siècles d'histoire. Et c'est toute une série ininterrompue de gloire et de prestige qu'on découvre à mesure qu'on avance sur la grand-route.

Je les ai parcourues, ces nécropoles silencieuses, les unes rapidement, les autres lentement, évoquant avec chacune d'elles les fastes toujours vivants des magnifiques chefs disparus.

Leur souvenir flotte à LISHT, (64) à DAHCHOUR, (65) à

(59) A history of Egypt: Breasted.

(60) Histoire ancienne des peuples de l'Orient Classique. Maspero.

(61) Histoire ancienne des peuples de l'Orient Classique: Maspero.

(62) A history of Egypt: Breasted. — Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(63) Contes populaires de l'Égypte ancienne: Maspero.

(64) Fouilles à Lisht: Gauthier et Jéquier.

(65) Fouilles à Dahchour: Morgan.

ILLAHOUN, (66) à HAWARA (67) et à MAZGHUNAH (68) où s'élevait la Pyramide en briques de la fille d'AMENEMHAT III, la dernière de cette vigoureuse lignée de Souverains qui, durant 213 ans, (69) a donné à toute la Vallée du Nil un éclat perdu depuis la IV^e dynastie.

Lorsque AMENEMHAT IV, le fils du grand AMENEMHAT III, mourut, les Nobles du royaume proclamèrent sa sœur-épouse Reine d'Égypte. (70) D'après une autre version (71) AMENEMHAT IV aurait d'abord régné conjointement avec SEBEK-NEFEROURA et à la mort (72) de ce dernier elle aurait occupé le trône sans association aucune. Elle est à ma connaissance avec HATCHEPSUT, l'unique Souveraine des « Deux Terres » ayant régné sans partage, ne fût-ce que pendant quelques années, sur le trône de ses ancêtres.

Nous savons que son père fut AMENEMHAT III, nous voyons même le nom de SEBEK-NEFEROURA associé au sien (73) sur des morceaux d'architrave et des fragments de colonne. Et de ce que le titre de la Reine apparaît à côté de celui d'AMENEMHAT III, faut-il conclure qu'elle fut co-régente pendant les dernières années du règne de celui-ci, comme il était d'usage (74) de le faire durant toute la XII^e dynastie ? Qui nous renseignera jamais là-dessus et quel est le savant archéologue qui pourra nous dire le nom de sa mère ? Est-ce qu'elle s'appelait AAT qui était « Épouse royale unie à la couronne blanche » ? (75) ou NEFERT-HENT ? ou bien MERIT (76) ou encore PTAH-NEFERU ? (77) Ne trouva-t-on pas cette dernière, qui était Princesse de la Famille royale, (78) dite par les

(66) Illahoun, Kahun, Gurob : Petrie.

(67) Kahun, Gurob, Hawara : Petrie.

(68) The labyrinth, Gerzeh and Mazghunah : Petrie.

(69) Turin papyrus. Ancient records: Breasted.

(70) A history of the Pharaohs: Weigall.

(71) Fouilles à Dahchour: J. de Morgan.

(72) Queens of Egypt: Buttle.

(73) History of Egypt: Petrie. and Hawara, Biahmu and Arsinoe: Petrie.

(74) Fouilles à Dahchour : Morgan and History of Egypt : Breasted.

(75) Kings and Queens of ancient Egypt: by eminent Egyptologists.

(76) Queens of Egypt: Buttles.

(77) Queens of Egypt: Buttles.

(78) Dawn of civilisation: Maspero.

uns « l'Épouse favorite du Roi », par les autres la fille (79) d'AMENEMHAT III ensevelie à côté de lui dans sa Pyramide de HAWARA ? Elle était assurément une très proche parente de SEBEK-NEFEROURA, et très affectonnée par le Roi. En tout cas, DIODORE de SICILE, mentionnant le fameux lac MOERIS, dit que « Le Roi avait fait « don à sa femme (80) des revenus du lac, revenus provenant de la pêche, qui montaient à un talent par jour, « afin qu'elle s'achetât des robes. Comme il y avait vingt-« deux espèces de poissons et que la pêche était abondan-« te, le personnel employé à les saler, quoique fort nombreux, ne suffisait pas à cette besogne. » Le Roi dont parle l'historien était naturellement AMENEMHAT le Troisième, puisque c'est sous son règne que la « Terre du Lac » connut la vogue qui attira en Egypte tous les plus grands voyageurs de ce temps, et qui consacrèrent la gloire de cet extraordinaire Pharaon.

Mais qui était son épouse ? cette Reine qui avait besoin des revenus du Lac pour s'acheter des robes toujours nouvelles ? Celle qu'il a le plus aimée ? et celle-là était-elle la mère de SEBEK-NEFEROURA ? l'épouse favorite de la Pyramide, cachée tout au fond de la chambre sépulcrale hermétiquement close par son lourd plafond dallé — violée quand même puisque lors de la découverte (81) du tombeau, le sol était jonché de débris de lapis-lazuli et de diorite. — Nous ne connaissons jamais la clef de tous ces mystères. Trop de mutilations et de vandalisme ont brisé et anéanti ce qui semblait devoir résister à l'éternité. Les bribes d'histoire que nous possédons sont celles que les mains des hommes et les atteintes du temps n'ont pu complètement détruire, et cependant combien peu de vestiges intacts sont parvenus jusqu'à nous, pouvant servir d'anneaux à l'incomplète chaîne des dynasties séculaires ?

Le MOYEN-EMPIRE, qui a cependant une chronologie (82) si bien étudiée a une fin obscure, indistincte, c'est-à-dire que nous ne savons pas comment il s'éteignit. Nous connaissons bien les noms de ces Reines et de ces

(79) History of Egypt: Petrie.

(80) Queens of Egypt: Buttles.

(81) Queens of Egypt: Buttles.

(82) Le Nil et la civilisation égyptienne : Moret.

Princesses apparentées aux avant-derniers grands Rois (83) de la Famille, couchées dans leurs riches cercueils, couvertes de merveilleux bijoux (84) qui font encore notre admiration, et parmi lesquels on trouve des reproductions de scènes historiques de toute beauté. (85) Nous savons aussi que ces Princesses de la XII^e dynastie, qui reposaient au fond de leurs sépultures royales, avaient eu une existence fastueuse, pleine de luxe, puisque, d'après le récit d'un contemporain émerveillé, nous avons appris des détails inouis concernant un de ces palais royaux, où les salles étaient enrichies de dorure, les portes en cuivre et les plafonds idéalement bleus en lapis-lazuli. (86)

Mais pour SEBEK-NEFEROURA rien de tout cela. Je n'ai pu admirer de somptueuses parures, ni recueillir l'écho d'une élégance féminine, ni même connaître la description de sa royale demeure. Le peu qui nous reste d'elle est cependant significatif et captivant, beaucoup plus intéressant même que les comptes rendus magnifiques des richesses étonnantes de toute la lignée princière de ses devancières.

L'inscription du rocher de SEMNEH sur l'étiage du Nil n'est-elle, pas par elle-même aussi saisissante qu'un coucher de soleil en Haute-Egypte. Ce n'est certes pas un détail féminin à enregistrer, mais cette empreinte tangible de la dernière Souveraine d'une grande époque disparue me paraît plus importante qu'un précieux pectoral enrichi de pierreries. Car nous voyons par là l'intérêt que la Reine prenait aux crues du fleuve bienfaisant en suivant la politique de ses aïeux.

Et si la vie de la femme nous échappe totalement, faute de preuves à l'appui, du moins pouvons-nous reconstituer un peu celle de la Reine en mettant en lumière l'œuvre qu'elle a laissée, grâce aux menus morceaux, aux fragments mutilés, aux indices rares qui se trouvent un peu partout dans la Vallée du Nil ou sont conservés dans quelques uns des Musées d'Europe.

Peu de chose, hélas ! presque des riens il est vrai, mais ces quelques vestiges marquent quand même un pas-

(83) Queens of Egypt: Buttes.

(84) Fouilles à Dahchour: de Morgan, et Kings and Queens of ancient Egypt: by eminent Egyptologists.

(85) Kings and Queens of Egypt: by eminent Egptologists.

(86) Hieratic papyrus. Queens of Egypt: Buttes.

sage, une date et celà dans l'une des plus rayonnantes régions de l'Egypte, dans la fameuse Terre du Lac — le TOSHIT des Anciens.

Je n'ai rien écrit au hasard, rien trouvé de nouveau, ni rien ajouté qui ne soit l'exacte vérité, puisant toujours aux sources précieuses qui ont donné la vie aux dynasties disparues et qui ont mis en lumière la civilisation des Egyptiens d'autrefois. Ceux qui liront peut-être ces pages se diront, je n'en doute pas, que c'est une grande présomption d'avoir entrepris pareil travail. Mais cette étude n'est en somme que le résultat de mes deux années de recherches assidues, et de mes impressions de voyage. Il n'y a aucun mérite à avoir réuni dans ce petit essai historique toutes les notes existantes déjà, concernant la Reine SEBEK-NEFEROURA.

La vie des Souveraines d'Egypte m'intéresse trop profondément pour que celle-ci, appartenant à une des plus puissantes Familles qui aient régné, ne me passionne pas doublement.

Je regrette seulement de n'avoir pas réussi à trouver nulle part le moindre relief la représentant dans une cérémonie quelconque. Trop de bouleversements ont suivi la XIIe dynastie, anéantissant à jamais les statues et les bas-reliefs de cet âge heureux — le plus prospère de l'Egypte. (87)

Ni à BENI-HASSAN, ni à MEDAMOUD, ni à ABYDOS, ni à THEBES, il n'existe de SEBEK-NEFEROURA la plus petite scène qui puisse nous donner une idée de son visage, de sa stature et nous aider à créer d'elle une image, par laquelle nous aimerions à évoquer la dynastie dont elle fut la seule femme à avoir joué officiellement un rôle dans l'histoire.

MANETHON lui attribue quatre ans de pouvoir suprême et le Papyrus de TURIN (88) faisant mention de SEBEK-NEFEROURA lui donne trois ans, dix mois et dix-huit jours de règne.

J'ai vu aussi au Musée du Caire la « table royale de SAQQARAH ». Le nom de la Reine figure au No. 37 de la liste auguste, et cette succession de Souverains des

(87) Le Nil et la civilisation égyptienne: Moret.

(88) Le livre des rois d'Egypte: Gauthier.

premières dynasties est un document bien intéressant à consulter.

Dans le Temple de KARNAK à côté de la grande Salle de Fêtes de THOUTMES III se trouve une petite pièce démantelée, sans plafond et baignée de soleil ; actuellement elle n'a rien de bien impressionnant : c'est la « Salle des Ancêtres » où se trouvait autrefois une autre table royale, sur laquelle SEBEK-NEFEROURA figure au No. 18 de la liste. (89) J'ai été la voir au Musée du Louvre ; elle a été transportée à Paris en 1843 par Prisse d'Avesnes. (90)

Il y a au British Museum un cylindre (91) en schiste blanc à émail bleu vert, qui est le seul Monument qui donne le protocole complet de la Reine :

« L'HORUS (femelle) AIMEE DE RA,
 « LA MAITRESSE DU SUD ET DU NORD,
 « LA FILLE DE L'ETRE DE PUISSANCE,
 « LA DAME DES DEUX TERRES »

« L'HORUS D'OR.

« L'APPARENCE DE STABILITE,

« SEBEK SHETET NEFERU,

« CELLE QUI EST EN VIE,

« L'AIMEE DE SEBEK DE SHEDET,

« ROI DE LA HAUTE ET DE LA BASSE-EGYPTE. »

SEBEK-NEFEROURA en ancien égyptien voulait dire « Les Beautés de « SEBEK » et SEBEK était le Crocodile sacré qu'on vénérât (92) dans la Terre du Lac, le SHEDET, c'est-à-dire le FAYOUM d'aujourd'hui.

De la Reine SEBEK-NEFEROURA on possède encore un Scarabée appartenant à la collection GRANT. (93) Puis un Sphinx en roche silicieuse trouvé à KATTANAH (94) dans le DELTA qui porte entre ses pattes le cartouche très abîmé de la Reine. Et il y a aussi un bloc de granit trouvé à HERAKLEOPOLIS ayant du faire partie

(89) Le livre des rois d'Egypte: Gautier.

(90) Histoire de l'art dans l'antiquité: Perrot et Chipiez.

(91) Historical scarabs: Petrie. — Catalogue of Egyptian scarabs of the British Museum.

(92) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique: Maspero.

(93) History of Egypt: Petrie.

(94) Le livre des rois d'Egypte: Gauthier et Goshen: Naville.

primitivement de l'architrave d'un temple et réemployé dans une construction d'époque romaine. Sur ce bloc le nom de la Reine est écrit :

SEBEK SHEDTI NOFIROU (95)

DARESSY, dans son article sur la découverte du TELL d'AHNASIEH EL MEDINEH en 1915-1917, dit de ces cartouches :

« Tous les matériaux trouvés sur ce terrain présentent
« des marques de remploi : ou ils ont été retaillés, ou bien
« on a bouché des cavités et des rainures que l'on avait dû
« y creuser lors de leur emploi primitif. Deux des pierres
« laissent voir des inscriptions qui y avaient été gravées
« quand elles servaient comme architrave. Sur le premier
« on lit le cartouche de la Reine que l'Africain appelle
« SKEMIOPHRIS et qui finit la XII^e dynastie. Les mo-
« numents de cette Souveraine sont assez rares et l'on
« n'était pas encore bien fixé sur la forme régulière de
« ses noms. Ordonnairement le cartouche porte seulement
« SEBEK-NEFRU, ici on a ajouté « CHET », désignation
« du sanctuaire de SEBEK dans la capitale du FAYOUM.
« Le prénom est très mutilé. Le premier signe est entiè-
« rement détruit. Le second, le crocodile sur un socle, se
« laisse deviner à la lumière frissante.

« ...Le prénom de la Reine est donc SEBEK-KA-RE
« — tel qu'il est marqué sur la Table de SAQQARAH,
« etc., etc.

Plus tard, Maspero écrit : (96)

« La ville où les premiers Pharaons thébains rési-
« daient de préférence en temps de paix, HERACLEO-
« POLIS la Grande, dut être une de celles qu'ils s'ap-
« pliquèrent à décorer, avec amour, de beaux monuments.
« Elle a malheureusement souffert plus que toute autre,
« et n'offre plus à nos regards, outre les débris misérables
« de quelques édifices d'époque romaine, qu'un tronçon de
« colonnade barbare, sur le site d'une basilique byzantine
« presque contemporaine de la conquête arabe. Peut-être
« les buttes énormes qui recouvrent son emplacement re-

(95) Annales du Service des Antiquités. t. XVII. « Deux grandes statues de Ramses II d'Héracléopolis » par Daressy.

(96) Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique : Maspero.

« cèlent-elles encore les restes des Temples antiques. Nous
 « ne possédons pour juger de ses splendeurs, que des men-
 « sions éparses dans les inscriptions. Nous savons par
 « exemple que OURSIRTASEN remania le sanctuaire de
 « HARSHAFITOU et qu'il envoya des expéditions à
 « l'OUADY HAMMAMAT pour extraire les blocs de granit
 « dignes de son dieu. Mais l'œuvre de ce Roi et de ses suc-
 « cesseurs a sombré dans la ruine complète de la ville an-
 « tique. Du moins, quelque chose a-t-il subsisté de ce qu'ils
 « firent au FAYOUM, cette dépendance traditionnelle
 « d'HERACLEOPOLIS : le Temple qu'ils rebâtirent au dieu
 « SOBKOU dans SHODIT demeura célèbre jusque sous
 « les Césars romains, moins par la beauté de l'architec-
 « ture que par la singularité des scènes religieuses qui s'y
 « passaient journellement.

« Le LAC sacré contenait une famille de crocodiles
 « apprivoisés, image et incarnation de la divinité, que les
 « les dévots nourrissaient de leurs offrandes — gâteaux,
 « poissons grillés, liqueurs édulcorées avec du miel. On
 « profitait du moment où l'une des bêtes, vautrée sur la
 « rive, se chauffait délicieusement au soleil : deux prê-
 « tres lui ouvraient la gueule, un troisième y jetait les gâ-
 « teaux, puis la friture, enfin les boissons. Le Crocodile
 « se laissait faire sans sourciller, engloutissait la proven-
 « de, puis plongeait et gagnait paresseusement l'autre ber-
 « ge dans l'espoir, toujours trompé, d'échapper un mo-
 « ment à la libéralité de ses fidèles. Ces animaux étaient
 « d'ailleurs fort élégants en leur genre : on leur pendait
 « aux oreilles des anneaux d'or ou de terre émaillée et on
 « leur rivait des bracelets aux pattes de devant. (97) Les
 « monuments de SHODIT, s'il en existe encore, sont en-
 « sevelis sous les buttes de MEDINET EL FAYOUM, mais
 « on rencontre dans le voisinage plus d'un souvenir au-
 « thentique de la XIIe dynastie. »

Qui sait si, sous tous ces décombres, il n'existe pas quelque part au FAYOUM un fragment de stèle ou de bas-relief d'un des Temples, ou d'un des édifices de la Reine, sur lequel serait gravé son profil ? Les Rois de la XIIe dynastie se sont si souvent fait représenter d'une façon ou d'une autre, qu'il serait tout naturel que SEBEK-NE-FEROURA ait imité en cela ses prédécesseurs, immorta-

(97) Strabon XVII. — Diodore de Sicile I, 87.

lisant sur un pan de mur quelque scène religieuse, commémorative ou inaugurale !

Les fouilles continuent au FAYOUM. Il faut espérer qu'un jour prochain l'image de la Reine surgira du fond des ruines.

J'ai sous les yeux actuellement un magnifique portrait en couleur d'AMENEMHAT III exécuté par Mrs. BRUNTON (98) sans doute d'après la statuette assise qui se trouve au Musée de l'Ermitage de Petrograd (99) et la « petite tête en obsidienne de la collection OSCAR RA-« PHAEL (100) de Londres. Peut-être Mrs. Brunton fut-elle inspirée aussi par le fameux Sphinx de Tanis ? (101) Car le portrait est un remarquable ensemble de ces œuvres réunies et plus je le regarde, plus je me demande si le visage de la fille ressemblait à celui du père ? Avait-elle les mêmes traits, la même expression profondément humaine, dans un masque d'une telle majestueuse noblesse ? J'aimerais me l'imaginer ainsi calme, grave et belle, toute rayonnante de cette beauté intérieure qui est l'image même de la conscience. Avec moins de tristesse quand même dans les yeux, les traits du grand Roi étant empreints d'une indéfinissable mélancolie. Il semble à le regarder qu'il a la prescience de ce qui va arriver, qu'il voit le déclin inévitable de sa dynastie par l'absence de collaborateurs fidèles et d'énergiques héritiers de sa vigoureuse autorité. « Louez le Roi AMENEMHAT III (102) dans votre « poitrine », disait son trésorier SEHOTEP-JEBU dans une instruction à ses enfants ; et il fit graver sur sa stèle funéraire comme « une éternelle règle de la vie nouvelle » :

« Magnifiez-le dans votre cœur, car il est le dieu de « la sagesse dont les yeux pénètrent dans tous les cœurs ; « il est le RA rayonnant qui éclaire l'Egypte plus que le « Soleil, il fertilise le Sol plus que le Nil. »

Et pour ces Rois réformateurs et légistes (103) qui rendirent l'ordre et la prospérité à l'Egypte ruinée et dé-

(98) Kings and Queens of ancient Egypt: by eminent Egyptologists.

(99) History of Egypt: Petrie.

(100) A history of the Pharaohs: Weigall.

(101) A history of Egypt: Budge.

(102) Histoire de l'Antiquité: Meyer trad. Moret.

(103) Le Nil et la civilisation égyptienne : Moret.

sunie, était-ce trop de les louer ainsi ? Nous voyons que les « deux (104) siècles que dura la XII^e dynastie furent pour elle une époque de paix profonde ; les monuments nous la montrent gaie, heureuse, en pleine possession de toutes ses ressources et de ses arts. « Plus que jamais les « barons et les officiers royaux insistaient dans leurs épi-
« taphes sur la justice exacte qu'ils ont rendue à leurs
« vassaux ou à leurs subordonnés, sur la douceur dont ils
« ont fait preuve à l'égard des paysans, sur la sollicitude
« paternelle avec laquelle ils ont essayé de leur venir en
« aide dans les années d'inondation insuffisante ou de ré-
« coltes mauvaises, sur le désintéressement qui les empê-
« cha d'augmenter l'impôt pendant les périodes de crue
« normale, ou de production surabondante. » (105)

Et dans les yeux profondément pensifs d'AMENEMHAT III, ce n'est pas la désillusion, ni le désappointement que l'on discerne, comme certains auteurs ont cru le voir, mais bien la mélancolie de la fin, l'arrêt irrémédiable de toutes les grandes choses terrestres pour lesquelles il s'était dévoué et qui allaient cesser d'être, sitôt que le puissant souffle animateur serait à bout.

C'est à ce moment-là que l'artiste inconnu, qui modela ses traits fixa (106) à jamais la grande détresse de son âme. Ce statuaire était aussi un psychologue, car il sut donner à la tête d'obsidienne, qui est une œuvre d'art, la hantise qu'AMENEMHAT devait ressentir. L'Égypte livrée à elle-même serait la proie des envahisseurs et le démembrement intérieur anéantirait fatalement l'œuvre grandiose de toute une vie de labeur (107) et de gigantesque travail. On reste rêveur, et l'on se demande si la reine SEBEK-NEFEROURA avait hérité de la noblesse paternelle ? Car dans ce cas-là, elle devait avoir ce même regard d'infinie tristesse qui se reflétait dans les eaux profondes du merveilleux lac MOERIS, la plus belle création de son père.

PRINCESSE KADRIA HUSSEIN.

(à suivre)

(104) Histoire ancienne des peuple de l'Orient classique : Maspero.

(105) Inscription du prince de la Gazelle Amoni-Amenemhat à Beni-Hassan: Maspero. Recueil de Travaux t. I.

(106) Ancient Egypt'an works or art: Weigall.

(107) Kings and Queens of ancient Egypt: by eminent Egyptologists.

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE

Qu'est-ce qui me pousse à écrire le journal de ma vie ? Est-ce parce que mon existence est heureuse ? Eh non ! Celui qui jouit du bonheur n'écrit pas sa vie, il se contente de la vivre. Je passe mes journées avec la méchanceté humaine, lié avec elle comme par des menottes. Elle est ma compagne, mon épouse, dont je scrute le visage chaque jour, sans pouvoir m'entretenir avec elle seul à seule. Dans ce journal, je puis en parler librement, ainsi que de moi-même et de toutes les créatures. O feuillets qui n'êtes pas destinés au public, vous n'êtes qu'un déversoir où s'épanche ma pensée libre aux heures de mélancolie !

11 octobre de l'an...

Hier soir, je me suis couché de bonne heure. Je ressentais une brûlure à la gorge : c'est une indisposition dont je souffre maintenant de temps à autre. Je m'entourai le cou d'un foulard de laine, je plaçai des débris de vieux fromage dans les trois pièges à rats, que je posai autour de mon lit, comme on pose des mines de protection aux abords d'un navire de la Croix-Rouge. J'éteignis la lampe à pétrole, et je fermai les yeux en priant Dieu

d'apaiser les instincts humains dans ce merkez (1) pendant quelques heures, afin qu'aucun crime n'exigeât ma présence cette nuit, souffrant comme je l'étais. J'avais à peine posé la tête sur l'oreiller que je m'endormais comme une souche.

Je fus brusquement tiré de mon sommeil par l'appel du ghafir (2), qui, tout en frappant à la porte à coups redoublés, appelait mon domestique : « Dessouki, debout ! » Je compris qu'un crime avait été commis et que les instincts ne s'étaient pas assoupis pour la seule raison que je voulais reposer. Je me levai immédiatement et allumai la lampe : mon domestique pénétra dans ma chambre, se frottant les yeux d'une main, me tendant de l'autre un message téléphoné. J'approchai le papier de la lumière et je lus :

« Cette nuit, à 8 heures, le dénommé Kamar el daoula Elouan cheminait sur la digue près de notre village, lorsqu'il fut atteint par un coup de feu tiré d'un champ de cannes à sucre. L'agresseur est inconnu et la victime n'a fourni aucun renseignement : son état est grave. Ceci, pour vous mettre au courant. L'omdeh (3). »

Tant pis, me dis-je. Au fond, c'est une affaire simple, qui ne me prendra pas plus de deux heures. L'agresseur est inconnu. La victime ne peut parler et ne m'ennuiera pas de son bavardage. Les témoins seront sans doute : le ghafir qui, ayant entendu la détonation, est parti dans sa

(1) Nous nous excusons auprès des Français d'Égypte de quelques annotations. Il nous a paru absurde de chercher des correspondants français à des mots arabes employés couramment, mais les Français de la métropole ont le droit de ne pas les connaître.

Le territoire est divisé en circonscriptions administratives nommées « moudiries », dont le chef s'appelle « moudir ». La moudirie comprend un certain nombre de « merkez », dirigés par un « mamour ». Le mot « merkez » sera usité dans plusieurs acceptions, bien naturelles : le territoire entier, le siège de l'administration, le pouvoir administratif en tant qu'émanation du Gouvernement.

(2) Les fonctions du « ghafir » peuvent à peu près être comparées à celles de notre garde champêtre, à ce détail près que les ghafirs sont assez nombreux dans chaque localité.

(3) L'« omdeh » est le maire du village, nommé par le Gouvernement.

direction, les pas alourdis par la peur, et, tout naturellement, n'a trouvé pour l'attendre qu'un corps étendu sur le chemin ; l'omdeh, qui me jurera sur la répudiation de sa femme que le coupable ne saurait être du village ; enfin les parents de la victime, qui me cacheront tout, pour se réserver l'avantage de la verdetta.

Je demandai l'heure à mon domestique et écrivis au bas de la feuille : « Reçu à dix heures, nous partons commencer l'enquête. »

Je me précipitai sur mes vêtements et m'habillai avec la hâte d'un pompier. Je fis prévenir le greffier et commandai l'automobile du parquet ; j'envoyai quelqu'un réveiller mon nouvel adjoint, un jeune homme d'un abord agréable, tout récemment nommé, qui m'avait prié de l'emmener dans les enquêtes : c'était, pour lui, le meilleur moyen d'acquérir de l'expérience et de la pratique.

Peu de temps après, j'entendais la trompe de l'auto du merkez, une camionnette Ford dans laquelle avaient pris place le mamour, le moawin (1), et quelques agents. Tout était prêt lorsque je descendis. Seul, le greffier était absent : je n'en étais pas autrement étonné, car chaque fois que j'avais été mis en retard, le greffier en avait été la cause, partout, dans n'importe quelle localité, dans n'importe quel merkez. Me tournant vers le ghafir :

— Tu es bien sûr d'avoir appelé Saïd Efendi ?

Je perçus dans l'obscurité le bruit d'un gros soulier frappant le sol, je vis passer, en avant d'un long bonnet de feutre orné de l'insigne réglementaire en cuivre, une main qui faisait le salut militaire et, d'une bouche cachée par une énorme moustache, une vraie queue de chat, sortirent ces mots :

— Il a mis sa chemise devant moi, mon Bey.

Il n'y avait plus qu'à partir : nous passerions au domicile du greffier pour l'emmener. Installés dans l'auto du parquet, mon adjoint, le mamour et moi, nous stoppions, au bout de quelques instants, devant une vieille bicoque à l'extrémité de la localité. Le ghafir, qui s'était juché sur le marche-pied pour nous montrer le chemin, hurla :

— Descends, Saïd Efendi.

Le greffier surgit en chemise de nuit à une lucarne qui nous sembla lointaine :

(1) Le « moawin » est, au merkez, l'officier chargé de la police.

— Une enquête ? dit-il.

— Un coup de fusil, cria le ghafir.

La main du mamour, passant par la portière de l'auto, s'était abattue sur la nuque du ghafir :

— Maudit ghafir, tu oses dire qu'il a mis sa chemise devant toi, fils de...

— Sur ta tête, je t'assure, mon Bey, qu'il l'avait mise...

Je ne vis pas la nécessité d'ouvrir une enquête sur ce point, car, de deux choses l'une : ou le ghafir ne savait pas distinguer une chemise d'un vêtement de nuit, ce qui n'avait rien d'étonnant ; ou Saïd Efendi avait enlevé sa chemise pour se recoucher, ce qui n'était pas plus étonnant. Comme, de toutes façons, j'étais officiellement seul responsable du retard, je n'avais aucune raison d'ergoter avec Saïd Efendi : je n'y gagnerais qu'un mal de tête, alors que j'avais, cette nuit, plus que tout autre, besoin de repos, et que je devais réserver mon effort de parole en vue de l'enquête pour laquelle nous nous dérangions.

Je sentis peu à peu l'engourdissement se glisser dans mes membres, j'appuyai ma tête dans le coin de l'auto, déclarant à mes voisins :

— Le lieu du crime est à trente kilomètres d'ici ; il n'y a donc pas d'inconvénient à ce que je somnole pendant le trajet.

Je fermai les yeux. Notre auto démarra, suivie de la camionnette, dans laquelle avaient pris place le greffier, le moawin, le brigadier de police et les agents. Nous étions à peine arrivés au chemin agricole qu'un chant traversa la nuit. Penchant la tête par la portière, le mamour cria :

— Au fait, Monsieur le moawin, nous avons oublié le cheikh Asfour.

La caravane s'arrêta. Une voix sortait d'un fourré de roseaux, à l'orée d'un champ :

...et les cils de la bien-aimée sont assez longs pour s'étaler sur un feddan (1)...

Vite, le moawin appela :

— Cheikh Asfour, viens, il y a une enquête.

Alors apparut cet homme extraordinaire, éternel vagabond, ignorant le sommeil, chantant toujours la même

(1) Le « feddan » correspond à une superficie de 4,200 m²,

chanson, prononçant des syllabes incohérentes, lançant des prédictions auxquelles le peuple ajoutait foi, cet homme enfin que rien ne réjouissait plus que d'accompagner le substitut et la police lorsqu'un crime avait été commis. Il reconnaissait de loin la trompe de la camionnette Ford et il galopait toujours derrière la voiture, tel un chien suivant son maître à la chasse. Que diable signifie ceci ? Depuis longtemps je me posais la question : Cet homme aurait-il donc un secret ? L'individu vint tout près et, sur un ton de reproche :

— Vous alliez partir sans moi... ?

— Jamais de la vie, répliqua en souriant le brigadier. Si seulement nous avions pu connaître ton adresse, nous t'aurions envoyé le message.

— Ça va, dit l'homme. Donne-moi une cigarette.

Le brigadier lui fit un signe rapide d'intelligence et dit à voix basse :

— Tais-toi, le mamour va t'entendre.

— Donne-moi une cigarette, te dis-je, brigadier, reprit le cheikh Asfour, car cette nuit je suis aussi « brigadier » dans l'armée des « privés-de-tabac ».

L'homme monta dans la camionnette avec la même dignité que s'il se fût agi d'une Rolls-Royce : il avait arraché du fourré une branche verte qu'il brandissait comme un sceptre. Les deux autos continuèrent leur marche sur la route agricole : la nature dormait, les voix s'étaient tues, l'on n'entendait plus que le coassement des grenouilles, le bourdonnement des insectes et, de l'intérieur de la camionnette, le chant du cheikh Asfour. Quant à moi, je m'abandonnai à cette somnolence habituelle qui me prenait lorsque je partais pour une enquête, sommeil entrecoupé, qui ne m'empêchait pas de percevoir par bribes la conversation de mes voisins. A ma gauche était mon adjoint, bien éveillé, étonné de tout ce qui se passait : n'eût été la crainte de m'importuner, il m'aurait posé des tas de questions. De guerre lasse, il se tourna du côté du mamour, assis près de lui, et tous deux se lancèrent vite dans une longue parlotte, dont je ne perçus que bien peu de chose. Ce ronronnement confus fut même la cause du sommeil profond dans lequel je fus plongé durant tout le trajet. Je fus réveillé assez longtemps après par l'arrêt de l'auto. J'ouvris les yeux : nous étions arrivés devant un canal. Le bac nous attendait pour nous transporter sur

l'autre rive. Nous y descendîmes tous, entassés comme des naufragés dans un canot de sauvetage, ou comme des pots de terre cuite sur les barques de la Haute-Egypte. Le bac nous amena sur la rive opposée : nous n'entendions, dans le silence de la nuit, que le bruit de sa chaîne frappant l'eau et nous n'y voyions goutte dans une obscurité très dense.

A peine avions-nous mis pied à terre que nous entendîmes des hennissements : c'étaient les chevaux du poste de police (1) et les ânes mis à notre disposition par l'omdeh pour nous transporter sur le lieu du crime. Quels chevaux ! Pour me faire honneur, un soldat me présenta un coursier fringant. Lorsque je vis cet étalon, qui en censait et fouillait le sol de son sabot, qui ne pouvait même pas rester tranquille pour que je l'enfourche, je sus que ma chute était inévitable. Combien de fois ai-je failli être démonté par ces bêtes fougueuses qui ne peuvent être maîtrisées que par un écuyer exercé, mais non par un cavalier endormi ! Combien je leur préférerais les ânes placides ! Je jetai un coup d'œil en arrière : les notables de notre bande étaient tous montés sur les chevaux, laissant les ânes au menu fretin. J'eus honte de descendre de mon pur sang, de crainte d'être assimilé au cheikh Asfour, juché sur un âne gris, qu'il excitait de son bâton vert : cet animal l'emmenait docilement derrière les chevaux.

Je confiai mon sort à Dieu et pris la tête du cortège, comme un chef chancelant de peur et de fatigue, mais le sommeil alourdit mes paupières et je ne me rendis plus compte de rien. Soudain mon corps fut projeté hors de la selle et je me retrouvai par terre. Pour franchir un ruisseau, mon cheval avait fait un bond énergique, qui m'avait désarçonné. Ce que je craignais est arrivé, me dis-je. J'appelai le ghafir chargé de ma bête :

— Eh, ghafir, le cheval, le cheval !

La caravane s'arrêta en désordre, et le mamour distribua à ses hommes, sans compter, injures, soufflets, ordres et défenses. On me remit en selle, cependant que je déclarais, pour masquer ma confusion : « Il semble que le cheval se soit endormi en marchant, ou, que par peur

(1) En français dans le texte,

d'un renard qui détalait, il ait pris le mors aux dents. De toutes façons prends-le par la bride, ghafir.» Ils se mirent à deux pour conduire ma bête et me menèrent à toute petite allure, d'un pas tranquille et régulier, qui me rendit à mon sommeil. Je ne recouvrai mes sens que sur le lieu du crime...

A la vue de la lueur des lampes et des torches que tenaient les gens assemblés autour de la victime, la fatigue me quitta brusquement, comme un hibou s'envole de son nid à l'approche d'une lumière. Je sautai à bas de mon cheval et me frayai un chemin à travers la foule, parmi laquelle j'entendais dire à voix basse : « Le parquet arrive. » Je m'approchai de ce corps étendu à terre et fixai les yeux sur ce visage taché de poussière et de sang : je me rendis vite compte qu'en vérité il ne parlerait plus. Je trouvai le lieutenant de police noyé jusqu'aux oreilles dans la rédaction de son procès-verbal, pièce dont je me servirai pour tapisser mon mur. En effet, aussitôt arrivé, le parquet reprend toujours l'enquête à son point de départ.

Nous étions donc prêts à l'entamer par le procès-verbal de constat. Le greffier prit une plume et du papier et se mit près de moi, pour s'entendre dicter le préambule habituel : « Nous un tel, substitut, accompagné d'un tel, greffier, nous avons reçu cette nuit, à telle heure, le message téléphone No..., dont voici le texte : ...Sur ce, nous sommes partis en automobile jusqu'à tel village et y sommes arrivés à l'heure à laquelle nous dressons le présent procès-verbal, etc, etc..... »

Car je me flatte toujours de prendre soin de la rédaction de « mon procès-verbal » et d'en faire un exposé ordonné et logique. Le procès-verbal est la seule chose qui compte aux yeux des autorités. C'est la seule preuve qui témoigne de la sagacité et de la finesse d'un substitut ; car de l'arrestation du coupable personne ne se soucie.

Après le « préambule » vient la description de la blessure, des vêtements, de l'endroit où a été trouvée la victime : aucun détail ne fut négligé. Je dictai au greffier les caractéristiques de cette blessure : le coup de feu avait produit un large trou dans l'épaule de la victime. La plaie nous sembla causée par des petits plombs déchargés à une assez courte distance : elle avait déchiqueté les chairs et provoqué une hémorragie. Notre descrip-

tion du visage fut particulièrement soignée : c'était celui d'un homme approchant de la quarantaine, beau et agréable, de cette beauté compagne, faite de vigueur, de santé et de force. Il convenait de ne pas oublier de mentionner le tatouage d'un oiseau sur le haut de la tempe, ni la couleur de la moustache, tirant sur le jaune. Le dénombrement des effets : un manteau, une galabieh (1) rayée, un porte-monnaie qui n'avait pas été touché, un caleçon en toile blanche, muni d'un lacet rouge. Parfaitement ! Nous n'avons pas oublié le lacet du caleçon, pas plus que son genre de tissage, car la mention des moindres détails établit notre sens de la précision et notre soin. C'est ainsi que nous a été transmise la tradition des enquêtes d'un chef à l'autre.

Je me souviens qu'une fois je laissai un blessé aux prises avec les affres de la mort, me préoccupant de décrire méticuleusement son caleçon, son lacet, ses sandales et son bonnet. Après en avoir fini, je me penchai vers le blessé pour l'interroger sur son agresseur : il était mort .

Puis nous décrivions les lieux. C'était un chemin étroit entre deux champs de canne à sucre. Ce n'était pas étonnant. Chaque genre de culture provoque des crimes différents : avec la croissance des tiges de maïs et de cannes à sucre arrive la saison des assassinats par coup de fusil ; la maturité du blé et de l'orge fait naître les incendies au pétrole (2), alimentés par les épis de maïs ; lorsque le coton commence à verdir, on déracine et on détruit les arbustes.

Nous en avions fini avec cette victime agonisante. Elle cessait de nous intéresser, puisque notre procès-verbal donnait au complet son état signalétique. Le corps resta là, baignant dans son sang, confié aux bons soins du lieutenant de police, jusqu'à son transfert à l'hôpital par le personnel de l'assistance publique.

Nous voilà partis vers l'appartement de réception de l'omdeh, où un café nous attendait. Ah, quelle horreur que ce café offert par les omdehs ! Pour ma part, je l'appelle toujours le « chloroforme » (3). Chaque fois, il

(1) La « galabieh » est une sorte de tunique, qui couvre tout le corps.

(2) Dans le texte, transcription du français : « gaz ».

(3) Transcrit du français dans le texte.

m'a procuré des résultats contraires à ceux qu'on attend d'un café. Je n'en sais pas la raison. Mais j'ai noté, une nuit, qu'un omdeh demanda devant moi à son domestique : « Petit, apporte du café de *boun* » (1), et je n'ai pas compris alors le sens de cet mot « boun » ajouté à « café ». Serait-ce un pléonasme, le mot « boun » servant à renforcer le sens, ou bien est-il là pour témoigner à l'invité des égards et du respect, (en l'élevant au-dessus de ceux à qui l'on offre un café ne contenant que peu de grains de café) ? Je n'en sais rien. Mais il est une chose que j'ai apprise cette nuit-là et dont je suis demeuré convaincu, c'est que si le mot « boun » joue un rôle dans la composition de la phrase, il n'en joue aucun dans la composition du café.

Nous prîmes place dans la salle de réception, sur une banquette de velours, dont les poils et la couleur avaient disparu. Le greffier posa ses papiers sur une table boiteuse, recouverte d'une plaque de marbre cassée. Il étala le procès-verbal près d'une grande lampe, au vacarme assourdissant, autour de laquelle se groupaient les mouches nocturnes. Je réclamai les témoins et, à mon appel, le mamour cria : « Monsieur le moawin, réunis les témoins. » Là-dessus il se laissa tomber sur un fauteuil, dans un angle de la chambre, d'une telle façon que je ne devais plus en attendre que du sommeil et des ronflements. Mon adjoint s'assit à côté de moi, regardant ce qui se passait avec des yeux engourdis ; la paresse commençait à se jouer de ses paupières, comme le zéphyr joue avec les feuilles. On m'amena le ghafir qui avait entendu le coup de fusil et avait accouru le premier sur le lieu du crime. Ses déclarations ne me déçurent que sur un point : il affirmait avoir entendu deux coups de feu. Or, dans le message, il n'était question que d'une seule détonation ; la blessure témoignait aussi d'un coup unique, et les personnes présentes étaient unanimes dans leurs dépositions : les habitants du village n'avaient également perçu qu'une seule détonation. Quel intérêt cet homme avait donc à mentir ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que nous laissions de côté le fond de l'affaire pour discuter ce point : une ou deux détonations. Tout le monde fut interrogé derechef et les réponses concordèrent : « Un seul coup de feu, mon Bey. »

(1) C'est le mot arabe pour désigner les grains de café.

- Tu as entendu, ghafir....
- Deux coups de fusil, mon Bey.
- Sûr ?
- Deux coups, mon Bey.

Voilà un exemple de la lenteur d'une instruction criminelle et des bizarreries du métier. Je comprends que l'accusé mente, c'est tout naturel et, au fond, je ne m'attends jamais à ce qu'un accusé me dise la vérité. Mais un témoin ? Qu'est-ce qui le pousse à souiller le visage de la vérité de taches de soupçon et de contradiction, et cela uniquement pour le plaisir.

L'enquête s'engagea alors dans des défilés obscurs, sans aucun espoir de parvenir à une issue. Personne ne connaissait le coupable, mieux, personne ne suspectait qui que ce soit. Comme parents, la victime n'avait dans le village que sa mère, une vieille femme, malade et infirme. Son épouse était morte depuis deux ans, laissant un petit enfant qu'on ne saurait convoquer à un interrogatoire. Personne ne fournissait à ce crime une cause plausible, ou même non plausible. Personne qui pût savoir qu'il eût existé, sur la surface de la terre, entre la victime et un être quelconque un inimitié susceptible de dégénérer en crime. Serait-ce un démon venu du fond de l'enfer pour tirer un coup de fusil sur cet homme ? Qui sait ? Mais j'avais trouvé ce que j'escomptais. Depuis le moment où j'avais lu le message, je flairais une affaire morte. Pouvais-je, avec mon enquête, ré susciter une chose morte ? Si les témoins ne se présentent pas à moi pour me dire la vérité, si les habitants ne m'aident pas d'un cœur sincère, quel procès-verbal au monde pourra me procurer l'honneur de faire la connaissance d'un criminel quelconque ?

L'omdeh témoigna à son tour. Il prêta serment. Et ce fut, au début, ces interrogations qui ne mènent à rien. Soudain, un ronflement, venu d'un coin de la chambre, domina l'enquête. Je me retournai : c'était le mamour qui s'était accoudé sur le canapé. L'omdeh vit mon geste, et s'excusant une minute, se dirigea vers le mamour, qu'il éveilla avec précaution :

— Veux-tu venir te reposer sur le lit dans l'autre chambre, mon Bey ?

Et, avec des égards polis, il le conduisit vers la seconde chambre, à l'intérieur de la maison. Puis il revint me débiter ses déclarations officielles, « commerciales », mar-

quées du sceau de sa fonction : mots et formules varient à peine d'un omdeh à l'autre. En tout cas, ces propos ne font ni bien ni mal et jettent sur l'enfer des crimes une ombre de fraîcheur et de paix.

L'omdeh apposa sa signature, qui ressemblait à l'égratignure d'une patte de poule raclant le sable. Il allait quitter la place, lorsque la porte de la chambre intérieure s'ouvrit. Le mamour parut, se labourant les chairs avec ses ongles et cueillant sur ses vêtements des choses qu'il rejetait loin de lui. A la lettre, il écumait :

— Ça, un lit ! Dieu nous préserve d'un pareil lit ! Et tu es un omdeh, toi.... ?

Je compris toute l'histoire et en riai tout bas, mais je fis semblant d'être absorbé par mon travail et ne levai pas la tête de mes papiers. Le mamour reprit place sur le fauteuil et son attitude indiquait bien que le sommeil l'avait pour cette nuit définitivement abandonné. A peine installé, s'adressant à l'omdeh :

— Tant pis, apporte un café et tâche au moins de le faire à point.

Puis, se tournant vers moi, il m'adressa la parole pour chasser le sommeil :

— L'affaire conduit-elle à la corde ?

Par cette expression technique, le mamour voulait se renseigner sur la marche de l'enquête et sur la portée de son succès, d'un de ces succès qui envoient la tête d'un accusé à la potence. Je lui répondis, sans le regarder, d'une voix blanche, comme si je me parlais à moi-même :

— L'affaire est encore au lit.

D'un bond, le mamour quitta sa place, comme si la clef du mystère surgissait soudain dans son esprit, et cria :

— Cheikh Asfour !

La tête de ce phénomène émergea de derrière une chaise de paille, dans un coin obscur de la salle. Il se présenta solennellement avec son sceptre vert, comme s'il disait : « Me voilà tout prêt à te servir », à la façon classique.

— Ton avis, cheikh Asfour ? lui demanda le mamour.

Ma patience était à bout. Il ne manquait vraiment plus que cela : demander conseil aux fous dans les affaires criminelles ! Je lançai au mamour un regard lourd de sens, mais celui-ci s'approchait de moi :

— Le cheikh Asfour, me dit-il, c'est tout bénédiction. Songe qu'une fois il nous a découvert, enterré dans le fond d'un canal, le fusil d'un accusé.

— Mon cher mamour, au lieu d'interroger le cheikh Asfour ou le cheikh Tartour, donne-toi la peine de te transporter avec le moawin et les agents pour opérer des perquisitions chez les habitants suspects.

— Monsieur le moawin ! appela le mamour.

Le moawin arriva de l'extérieur, mais il avait entendu mes paroles et tendit à son supérieur un « procès-verbal de perquisition en une seule feuille » :

— Nous avons perquisitionné, chef.

Le mamour me passa la feuille sans même la regarder. Je jetai les yeux sur ce rapport long et diffus et arrivai à la phrase rituelle : ... « et nous n'avons trouvé ni armes ni articles prohibés... »

J'inscrivis au bas de la feuille : « à joindre au procès-verbal », et me tenant la tête dans les mains, je me demandais ce qu'il fallait faire en cette conjoncture, je pensais aux gens que je devais encore interroger, pour que notre procès-verbal ait au moins vingt pages. Car je n'oublierai jamais une remarque faite par le chef du parquet le jour où je lui présentai un procès verbal de dix pages :

— Qu'est-ce ? Une contravention ou un délit ?

Et, comme je l'informais qu'il s'agissait d'un assassinat, il en demeura stupéfait :

— Une affaire d'assassinat dont l'enquête ne couvre que dix pages ! Un assassinat ! Le meurtre d'un homme ! La suppression d'un être humain ! en dix pages !

J'eus beau lui dire :

— Mais puisqu'avec un si petit nombre de pages nous avons identifié le coupable.

Il ne prêta aucune attention à mes paroles, et soulevant dans sa petite main le poids de mon papier : « Qui croirait que c'est là le procès-verbal d'un assassinat ? » Je jugeai utile de répliquer sur-le-champ :

— La prochaine fois, s'il plait à Dieu, nous prendrons le poids en considération.

Tout ceci me revenait en mémoire pendant que je baissais la tête, silencieux... Ma rêverie fut interrompue par le chant de ce cheikh insensé, qui retentit dans la salle :

*Cherche les femmes,
Tu connaîtras la cause des malheurs.
Les cils de la bien-aimée
Sont assez longs pour s'étaler sur un feddan...*

Je ne m'indignai pas contre ce cheikh qui, par cette chanson, offensait la dignité de l'enquête, je ne le chassai pas de la salle. Je réfléchis un instant à la morale à tirer de son chant, pour autant qu'il y avait là pour moi un enseignement profitable... La seule chose qui méritât attention, c'était le mot «femmes». L'enquête devait être dirigée, non pas contre les gens douteux, mais contre les femmes. Quelles femmes donc ? Jamais affaire ne fut plus dépourvue de femmes que la nôtre. Le blessé ne s'était pas remarié depuis le décès de son épouse, et il n'y avait auprès de lui que sa vieille mère impotente qu'on ne pouvait plus considérer comme une femme dangereuse. Sans doute cet Asfour ne savait pas ce qu'il disait, ce cheikh au turban vert était probablement de l'espèce de ces perroquets qui répètent mots et chansons sans y mettre aucun sens. Mais halte-là ! La victime a un petit enfant. Est-ce cette mère infirme et malade qui en prend soin ?

— Viens ici, omdeh....

Et je lui posai la question ; il me répondit avec une candeur enfantine et une simplicité naïve :

— L'enfant est élevé par la fille.

— Quelle fille ?

— La fille, la sœur de l'épouse défunte de la victime.

— C'est une grande fille ?

— Une fillette.

Je me tournai vers le moawin et lui donnai l'ordre de faire comparaître cette fille sur-le-champ. Peu de temps après, entra une jeune fille d'environ seize ans. Depuis mon arrivée à la campagne, je n'avais jamais vu un visage aussi joli ni une taille aussi fine. Cette fille se tenait debout sur le seuil de la porte, drapée dans sa longue robe noire, telle une statue d'ébène à laquelle on aurait incrusté un visage d'ivoire. L'omdeh lui dit d'une voix encourageante :

— Entre ma petite.

Elle s'avança rougissante, d'un pas mal affermi, ne sachant pas devant lequel des assistants elle devait se

tenir. L'omdeh la dirigea vers moi. Elle me fit face et leva dans ma direction deux cils... Pour la première fois, j'étais troublé au cours d'une enquête. Je ne savais comment l'interroger... Le greffier ne l'avait pas vue, car elle était debout derrière lui. Constatant mon mutisme, il me crut fatigué et, trempant sa plume dans l'encrier, il leva la tête vers la jeune fille tout en lui demandant :

— Ton nom, ma fille.....?

Mais dès qu'il eut posé sur elle son regard, il resta les yeux béants à la fixer et laissa ses dossiers. Je considérai alors mon entourage : mon adjoint s'était réveillé de son sommeil et, retrouvant toute son énergie, se mettait à examiner la jeune fille de ses yeux grands ouverts. J'observai le mamour : dès cet instant, il n'avait plus besoin de café ni de boun. Le cheikh Asfour avait rampé jusqu'à mes pieds : il s'accroupit comme un chien, la bouche ouverte, ne perdant pas de vue la belle fellaha. Vraiment la beauté est impressionnante... Le moment était arrivé de saisir mon énergie par les cheveux avant qu'on ne s'aperçût de mon trouble et, tout en fermant les yeux pour ne pas voir cette jeune beauté, je lui demandai :

— Ton nom ?

— Rim.

Ceci fut dit d'une voix... Tout mon être tressaillit, comme une corde de guitare vibre sous des doigts délicats et habiles. Convaincu que ma voix tremblerait si je posais une autre question, je patientai. Mais, je m'en rendais compte, ma situation était embarrassante : l'enquête allait subir du retard si j'hésitais ainsi entre une question et une autre. Je rassemblai les débris de mon courage et de ma résolution et formulai rapidement une interrogation, à laquelle je n'attendais qu'une réponse globale. Je lui dis donc :

— Parle-moi de tout ceci.....

Et je me tus. Je constatai alors une chose bien étrange. Elle ignorait encore ce qui était arrivé à la victime. On l'avait réveillée en plein sommeil et on l'avait amenée séance tenante devant moi sans rien lui dire. Je ne voulus pas lui apprendre l'événement maintenant, car je sentais en elle des choses que je ne percevais que par intuition.....

Je la questionnai pour savoir si on ne l'avait pas demandée en mariage. La réponse fut affirmative ; le der-

nier prétendant était un beau jeune homme. Elle ne l'avait pas découragé, mais son beau-frère, qui lui tenait lieu de tuteur, l'avait repoussé, comme il avait toujours repoussé les mains nombreuses qui s'élevaient pour la demander, comme s'élevaient vers le ciel les mains des croyants en prière....

— Lui gardes-tu rancune de tout ceci ?

— Non, répondit-elle.

Cette déclaration fut faite sur un ton frémissant, dont mon intuition sentit la chaleur significative.

— As-tu eu l'occasion de rencontrer ce jeune homme ?

Oui, ils avaient eu deux entrevues innocentes devant la maison. Le jeune homme avait su qu'il ne lui déplairait pas comme mari, mais qu'elle répugnait à désobéir à son tuteur. Quel était le but de ce dernier en rejetant ainsi les demandes de fiançailles ? Était-ce un excès de zèle pour assurer le bonheur de la jeune fille ? Trouvait-il que ce mari n'était pas digne d'elle ? Elle ignorait le secret de son tuteur. Elle aurait pourtant bien voulu savoir. Cette incertitude la tracassait par instants et la faisait pleurer. Elle aurait bien voulu savoir. Savoir quoi?... Rien. Elle était incapable de s'expliquer... L'interprétation de soi-même est un don que tout le monde ne possède pas.

D'ailleurs ce déchiffrement exige la connaissance de la nature des instincts les plus secrets, plongés dans le tréfonds de l'être. Cette jeune fille, à ce qu'il me semblait, avait une âme comparable à un fourré de roseaux et de cannes à sucre ; on ne voyait dans le fond que de petites parcelles de lumière telles des pièces d'or, papillonnantes, qui brillent dans l'obscurité du fond lorsque les roseaux s'infléchissent...

Quoi qu'il en soit, des parcelles de lumière commençaient à scintiller entre les lignes du procès-verbal. Nous venions de toucher le point névralgique de l'affaire. J'allais commander une autre tasse de café, puisque la séance devenait intéressante et que l'enquête prenait un certain agrément, lorsque j'entendis le moawin demander au lieutenant de police qui venait d'apparaître à la porte :

— L'assistance publique est-elle venue prendre le blessé ?

— Il y a un bon moment.

La jeune fille comprit tout ; un cri sortit de sa bouche, immédiatement réprimé par honte de notre présence ; je fus toutefois convaincu que ce cri avait eu un profond retentissement au fond de son âme. Je voulais continuer mon travail, mais je n'avais plus devant moi qu'une jeune fille qui me donnait, d'une voix blanche, des réponses incomplètes et sans intérêt. Je jugeai bon de remettre l'enquête :

— Repose-toi, Rim, lui dis-je.

Puis, me tournant vers le mamour :

— Le mieux sera de terminer l'enquête demain matin.

Le mamour me montra la fenêtre : le jour commençait à s'introduire sournoisement, ce que la lumière de la lampe m'avait caché jusqu'ici. Je me levai. Je songeai aussitôt qu'il y avait aujourd'hui séance au tribunal correctionnel et j'avais oublié de prendre cette nuit les dispositions nécessaires pour assurer mon remplacement par un collègue. Il fallait partir au plus vite pour arriver à l'heure.

— Monsieur le moawin, fais monter la jeune fille dans la camionnette.

Ayant clos le procès-verbal, nous décidions de reprendre l'enquête au siège du parquet après la séance du tribunal. Il était temps de nous diriger vers les montures, que nous enfourchions bien vite pour le retour. Le cheikh Asfour nous suivait en brandissant son bâton vert avec des mouvements de guerrier belliqueux. Il cria :

— C'est elle.

— Tais-toi, tu n'as pas honte, répliqua le mamour.

— C'est elle, avec ses cils,..... Je la connais, avec ses cils.

— Tiens-toi tranquille, cheikh Asfour, tu ferais mieux de faire attention à toi-même, tu vas dégringoler de ton ânon.

La fatigue envahissait tous mes membres et je me penchais sur l'encolure de mon cheval, mais la brise fraîche du matin me donnait des coups légers au visage, tels des coups d'éventail dans la main d'une petite folle. Ainsi je ne perdais pas la notion des choses et pus réfléchir. La chanson d'Asfour éclata soudain avec violence, comme si quelque chose s'était échappé avec son cœur :

*Les cils de la bien-aimée
sont assez longs pour s'étaler...*

Je n'entendis pas la suite, mais bien le bruit d'une chute. Chacun put voir le cheikh Asfour, avec ses loques, étalé par terre... Arrêt général. Les ghafirs s'étaient précipités à son secours pour le rasseoir sur son âne. Il se remit en selle, secoua la poussière qui le couvrait et reprit sa chanson :

...*Sur un feddan...*

J'entendis le mamour et mon adjoint partir d'un gros éclat de rire, puis le mamour gronda le fou : « Prends garde à toi, ton amie s'est noyée dans le canal il y a deux ans... » Il n'y avait alors dans ma tête que la silhouette de cette jeune Rim, dans sa robe noire, et je pensais à son secret que je n'avais pu attendre. Son secret était celui du crime. J'étais curieux des suites de l'affaire : ce n'était pas le substitut poussé par ses soucis professionnels, c'était l'homme qui voulait savoir.

La caravane poursuivit sa route et parvint à un canal, large et profond, au cours impétueux ; une poutre, taillée dans un tronc de palmier, large d'une coudée, était jetée au travers. Le ghafir voulut frapper la croupe de mon cheval, pour qu'il franchit le canal sur cette poutre, aussi étroite que le *Sirat* (1). Je retrouvai toute ma connaissance et hurlai :

— Ghafir, tu n'es pas fou !.... Est-ce que je vais passer là à cheval ?

L'homme montra un visage étonné :

— Tu as passé là cette nuit, mon Bey, sur ce cheval-ci.

Je considérai la poutre avec une certaine frayeur :

— Moi ? J'ai traversé le canal cette nuit sur cette poutre ? Et j'étais alors sur ce cheval ? C'est impossible.

— Le chemin est large, mon Bey, et le cheval n'est pas ombrageux...

Je ne voulus pas discuter davantage avec le ghafir ; du moment qu'aux yeux de cet individu, la poutre se présentait comme un chemin large, sans aucun doute il pourra, au Jugement dernier, franchir le *Sirat* sur un chameau. Quant à la sagesse de mon cheval, si le ghafir la garantissait, sans être sur la bête, qu'est-ce qui pou-

(1) Le « *Sirat* » est le pont que tous les hommes franchiront après le Jugement Dernier, « plus fin qu'un cheveu et plus tranchant qu'un sabre ».

vait me forcer, moi, son cavalier, à accepter cette garantie dangereuse ? En toute hâte, je sautai à terre, et je franchis le canal sur cette poutre, mais à pied, appuyé sur ma canne...

12 octobre...

Au moment de notre rentrée en ville, l'heure de l'audience approchait. L'auto arrivait aux abords du tribunal et déjà nous pouvions apercevoir les villageois agglomérés à la porte comme des mouches.

Mon adjoint, assis à mes côtés, était vaincu par le sommeil. Je le laissai tranquille et ne pensai nullement à le réveiller, dans l'état de fatigue où il se trouvait, pour qu'il fût présent à l'audience près de moi, comme il avait assisté à l'enquête. Il n'était pas habitué à joindre le jour à la nuit. Cette veillée intéressante lui suffisait amplement ; soyons pitoyable avec lui pour ce premier contact avec le service ! Lorsque nous passâmes près du tribunal, j'ordonnai au chauffeur de stopper, puis lui recommandai de reconduire mon adjoint à son domicile. Je dis au revoir au mamour et me frayai un chemin à travers une masse d'hommes, de femmes et d'enfants. Je pénétrai dans la salle des délibérations, où le juge m'attendait.

A peine eus-je vu son visage que je fus déçu. Il y avait au tribunal deux magistrats qui se partageaient la besogne. L'un habitait le Caire : il n'arrivait ici que le jour de l'audience par le premier train et se dépêchait d'expédier les affaires pour ne pas manquer le train de onze heures, par lequel il rentrait au Caire. Si considérable qu'ait pu être le nombre des procès, le juge n'avait jamais manqué le train une seule fois. Le second juge était un homme dévoré de scrupules. Par-dessus le marché, il habitait, avec sa famille, le territoire du merkez. Il étudiait les affaires avec minutie, craignant de commettre des erreurs en allant trop vite. Peut-être aussi voulait-il occuper son temps et tromper son ennui dans cette campagne ; et puis il n'était pas obsédé par l'horaire d'un train. Dès le matin, il était assis sur son siège, comme s'il en faisait partie intégrante, et il ne le quittait que vers le milieu de l'après-midi ; le plus souvent même, il reprenait ses audiences dans la soirée. Ces séances étaient pour moi un supplice atroce : c'était une vraie prison, comme si j'avais été con-

damné à être attaché à mon banc, sans esquisser le moindre mouvement de toute la journée. Cette écharpe rouge et verte (1), passée autour de mon cou et sous mon bras, semblait un carcan. Dieu prenait-il en mains la vengeance de ces innocents que j'avais envoyés en prison en ayant méconnu leur innocence ? Ou bien, les fautes professionnelles ont-elles sur nous des conséquences telles que nous en payons le prix pendant notre vie, sans nous en douter ?

En voyant le visage du juge, je dévorai mon dépit : je savais que j'allais tomber sur une séance sans pitié, après une nuit entière de travail. J'ignore ce qui avait pu obnubiler ma mémoire : j'avais faussement cru que c'était aujourd'hui le tour du juge expéditif.

J'entrai à l'audience. Mon premier souci fut de regarder le rôle (2) : nous avions devant nous soixante-dix contraventions et quarante délits. Ce nombre, grâce au ciel, nous garantissait, pour toute la journée, une séance interminable avec ce juge. D'ailleurs les affaires étaient toujours plus nombreuses avec lui qu'avec son collègue. La raison en est bien simple : le juge scrupuleux ne condamnait pas à une amende supérieure à vingt piastres pour les contraventions, tandis que le minimum de l'autre s'élevait jusqu'à cinquante. Aussi, ceux qui avaient été l'objet d'une contravention ou avaient à répondre d'un délit, connaissant la chose, employaient tous leurs efforts à échapper au magistrat au taux excessif pour se réfugier auprès du juge qui appliquait des tarifs décents. Combien de fois ce dernier, très ennuyé, s'était-il plaint de l'augmentation croissante de sa tâche, sans en soupçonner la raison ! Je me disais en moi-même : « Elève tes tarifs et tu verras de quoi te réjouir. »

L'huissier commença à lire le nom des inculpés inscrits sur une feuille qu'il tenait en mains. L'huissier Kozman Efendi était un homme âgé, aux moustaches et aux cheveux blancs, d'une allure et d'un maintien qui en auraient fait un président de cour suprême. Lorsqu'il procédait à l'appel, il exagérait ses mouvements et ses gestes et enflait sa voix : il se tournait vers le garde comme l'aurait fait un chef imbu de son autorité. Ce garde répétait

(1) L'écharpe rouge et verte est l'insigne de la magistrature debout.

(2) Transcrit du français dans le texte.

le nom à travers la salle d'audience comme il lui avait été transmis par l'huissier, mais il le faisait avec une emphase, un nasillement chantant comparable aux intonations des marchands ambulants. Un juge s'en était aperçu une fois et lui avait dit : « Dis donc, Chaban, est-ce que tu fais l'appel des délits et des contraventions, ou bien vendstu des patates ou des dattes noires ? » Le garde avait d'ailleurs répliqué : « Délits, contraventions, ou dattes noires, tout ça, c'est pour gagner sa croûte. »

Le premier délinquant comparut. Le juge était plongé dans ses paperasses. Il releva la tête, assujettit sur son nez de grosses bécicles et dit à l'homme :

— Tu as contrevenu au règlement sur les abattoirs en égorgeant un mouton hors de l'abattoir.

— Monsieur le juge, le mouton... nous l'avons égorgé, sauf votre respect, dans une soirée de fête, — plaise à Dieu que tu aies la même ! — à l'occasion de la circoncision de notre fils.

— Vingt piastres d'amende. Au suivant...

L'huissier appelait, appelait, puis appelait toujours... Des contraventions se suivaient, toutes du même genre que celle qui venait d'être jugée... J'abandonnai le juge à ses jugements et cherchai à me distraire en considérant les villageois, présents à l'audience... Ils étaient entassés sur les sièges et sur les bancs, leur flot s'était répandu par terre et dans les passages... Assis à croquetons, groupés comme des moutons, ils élevaient humblement leurs regards vers le juge, qui prononçait des jugements, tel un berger armé de son bâton. Celui-ci en avait assez de cette succession de contraventions similaires ; il cria :

— En voilà une histoire ! N'y a-t-il dans cette audience que des moutons hors de l'abattoir ?

Et il promena sur l'auditoire des yeux petits comme des pois chiches, derrière des bécicles qui dansaient au bout de son nez. Personne ne saisit, pas même lui, l'allusion de cette boutade. L'huissier continua son appel. La nature des contraventions avait changé : nous pénétrions dans un domaine nouveau, car le juge disait au délinquant amené devant lui :

— Toi, l'homme, tu es accusé d'avoir lavé tes effets dans le canal.

— Monsieur le juge, que Dieu accroisse tes honneurs ! Vas-tu me condamner parce que j'ai lavé mon linge ?

— Parce que tu l'as lavé dans le canal.

— Et où le ferai-je ?

Le juge hésita, réfléchit et ne put rien répondre. Il savait que ces malheureux n'ont pas à leur disposition, dans les villages, des lavoirs alimentés d'eau courante par des canalisations. On les a laissés vivre comme du bétail et, malgré cela, on leur demande de se soumettre à une loi importée de l'extérieur, rédigée suivant les formules les plus modernes. Le juge se tourna de mon côté :

— L'avis du ministère public...

— Le ministère public n'a pas à s'enquérir de l'endroit où cet homme doit laver son linge ; ce qui l'intéresse, c'est l'application de la loi.

Le juge cessa de me regarder, baissa la tête, puis la hocha et, avec la hâte d'un homme qui se débarrasse d'un fardeau incommode :

— Vingt piastres d'amende ! Au suivant.

L'huissier lut un nom de femme. C'était une prostituée de village : ses sourcils avait été noircis au moyen d'une allumette ; ses pommettes étaient teintes de ce rouge criard qu'on voit sur les boîtes de tabac « Samsoun » ; le dessin d'un cœur percé d'une flèche était tatoué sur son bras ; elle avait au poignet des bracelets de toutes tailles, en métal et en verroterie multicolore. Le juge la regarda et lui dit :

— Tu es accusée de t'être postée devant la porte de ton logis.

Elle se campa, la main sur le flanc :

— Alors, mon amour, celui qui se tient devant la porte de sa maison commettrait-il un sacrilège ?

— Tu t'y tiens pour faire de l'œil au public.

— C'est vraiment trop de malheur. Par ta barbe, je n'ai jamais vu ce « monsieur Public », et d'ailleurs le dénommé « Public » n'est jamais passé devant chez moi.

— Vingt piastres d'amende... Au suivant.

Kozman Efendi appela le délinquant suivant et un vieux paysan se présenta. Le châle de son turban, passé au bleu, sa galabieh de cachemire (1), son manteau de drap « impérial », ses bottines à élastiques (2), d'un jau-

(1) Transcrit du français dans le texte.

(2) Transcrit du français dans le texte,

ne à faire hurler, indiquaient une certaine richesse et une situation assez aisée. Dès qu'il parut, le juge l'interpella :

— Toi, le cheikh, tu es accusé de ne pas avoir déclaré ton chien en temps voulu.

L'homme toussa, branla la tête et marmotta tout bas, comme on murmure parfois des formules religieuses de repentir :

— On aura tout vu ! Voilà maintenant qu'on enregistre les chiens comme les parcelles de terrains. Diable, ils prennent de l'importance !

— Vingt piastres d'amende... Au suivant.

Tous ces jugements relatifs aux contraventions furent de même nature et je vis qu'aucun des délinquants ne se rendait compte de la faute qu'il avait commise. Des amendes leur tombaient sur la tête, à la façon dont surgissent les malheurs : ces amendes, ils les paieraient, puisque la loi leur en imposait l'obligation. Combien de fois ai-je cherché à comprendre la signification de ces poursuites ! Pouvons-nous espérer que ces jugements empêcheront toute infraction future, alors qu'en aucune façon le délinquant ne comprend sa faute ?

Nous en avons terminé avec les contraventions et l'huissier cria : « Les délits ». Regardant le rôle, il appela : « Oumm el Sad, fille d'Ibrahim el Garf ». Une vieille paysanne s'avança avec lenteur à travers la salle jusqu'au banc des prévenus et se tint debout devant l'huissier Kozman Efendi. Celui-ci la plaça en direction du juge. Elle resta un instant plantée à le considérer d'un œil terne et presque aussitôt revint se mettre vis-à-vis du vieil huissier. Sans quitter son dossier des yeux, le juge lui demanda :

— Ton nom ?

— Oumm el Sad, ta servante.

Elle avait fourni cette réponse en se tournant vers l'huissier, mais Kozman Efendi, après lui avoir fait un signe d'intelligence, l'amena une autre fois face au tribunal.

— Ta profession ? continua le juge.

— Une femme.

— Tu es accusée d'avoir mordu au doigt le cheikh Hassan Emara.

Quittant sa place, elle s'adressa à l'huissier :

— Je jure par ta dignité et tes cheveux blancs que je n'ai commis aucune faute. J'avais juré, j'avais fait ser-

ment que ma fille ne serait pas mariée à moins de vingt pièces d'or (1)...

Le juge leva la tête, assujettit ses lunettes et lui cria en la fixant :

— Mais parle donc ici, c'est moi le juge, moi, te dis-je. As-tu mordu ? Dis oui ou non, en un mot.

— Moi, mordre ? Dieu m'en préserve ! C'est vrai que je ne suis pas commode, mais tout, sauf mordre.

— Fais comparaitre le témoin, dit le juge à l'huissier.

Un homme se présenta, l'annulaire enveloppé dans un pansement. Le juge lui demanda son nom et sa profession, lui fit jurer de ne dire que la vérité et l'invita à exposer l'affaire. Celui-ci fit cette déclaration :

— Monsieur le juge, je n'étais ni du côté de la meule ni du côté de la farine, et l'histoire est arrivée parce que j'ai offert mes bons offices.

Il s'arrêta là, comme s'il avait exposé avec une clarté évidente le fond de l'affaire. Le juge le considéra avec des yeux ronds, tout en contenant sa colère ; il finit par laisser déborder et enjoignit à l'homme de raconter en détail ce qui s'était passé. Celui-ci fournit le récit suivant : L'inculpée avait une fille, nommée Sitt Abouha, qui avait été demandée en mariage par un paysan du nom d'El Sayed Horeïcha, offrant une dot de quinze pièces d'or. Comme la mère en exigeait au moins vingt, l'affaire en resta là, jusqu'au jour où intervint un frère du prétendant, un petit garnement communément appelé « Vert-de-Gris ». De son propre chef, il alla trouver la famille de la jeune fille pour leur annoncer faussement que son frère acceptait les conditions, puis il déclara à ce dernier que de l'autre côté on consentait à la réduction qu'il avait proposée. Les conséquences de cette canaillerie d'un moutard farceur furent qu'un jour fut fixé d'un commun accord pour la récitation de la *Fatiha* (2) au domicile de la fiancée, et que le futur pria le cheikh Emara ainsi que le cheikh Farag de venir lui servir de témoins. Tout le monde arriva à la cérémonie. Le père de la jeune fille avait égorgé une oie. On venait à peine de servir le repas aux invités qu'on par-

(1) Dans le texte : binto, la pièce de «vingt» francs.

(2) C'est le nom du premier chapitre du Coran, que l'on récite en manière d'accord, dans toutes les circonstances solennelles.

la de la dot. La supercherie apparut et l'on vit que la question n'avait pas fait un pas en avant : la discussion reprit de plus belle entre les deux parties. La mère de la jeune fille poussait des hurlements dans la cour de la maison : « Quel affreux malheur ! Nos ennemis vont s'en réjouir. Par le Prophète, je ne donnerai pas ma fille à moins de vingt pièces d'or ! » Cette femme affolée venait au milieu des hommes pour défendre les droits de sa fille, craignant que les hommes ne finissent pas adopter une solution qui ne lui agréerait pas. Le cheikh Hassan, poussé par un sentiment de devoir et de générosité, ne toucha pas au repas, et chercha à raisonner la femme, dans l'espoir de la contenter. Pendant ce temps-là, son compère le cheikh Farag, s'approchant de l'oie, se mettait à manger, ingurgitant bouchées sur bouchées, sans se soucier de cette discussion passionnée. Des deux côtés, on sentait que les paroles allaient devenir insuffisantes, et voici que le cheikh Hassan, au lieu de voir sa main dans le plat de l'oie, la trouva soudain dans la bouche de la vieille. Il poussa un cri strident : toute la maison en fut bouleversée et il s'ensuivit un grand tumulte. Le cheikh Hassan tira violemment son compagnon, lui faisant quitter au plus vite la table pour l'emmener dehors. Sa blessure lui cuisait. Son camarade n'avait pas dit un mot, mais s'était gobergé, et lui, lui qui s'était interposé avec feu, devait abandonner les lieux avec sa faim, et, par surcroît, la vieille lui avait mordu le doigt...

Le témoin continuait à s'étendre sur les détails. Soudain le juge s'agita : ses scrupules s'étaient réveillés. Il arrêta la déposition et, comme se parlant à lui-même : « Ai-je vraiment fait prêter serment au témoin ? »... Se tournant vers moi :

— Monsieur le substitut, ai-je fait prêter serment au témoin ?

J'essayai de me rappeler... et le juge ne put chasser ses doutes :

— Toi, l'homme, prête serment, dit : « Par le Dieu Tout-Puissant, je jure de dire la vérité. »

L'homme jura. Et alors le juge lui dit :

— Recommence ta déposition depuis le début.

Je voyais que nous n'en finirions jamais : je m'ennuyais terriblement, je bâillais, je m'enfonçais dans mon siège et le sommeil me forçait à fermer les paupières.

Je ne sais combien de minutes passèrent, mais je fus réveillé en sursaut par les cris du juge :

— Le ministère public ! Quelles sont les réquisitions du ministère public ?

J'ouvris deux yeux rouges qui ne requéraient que le sommeil. Le juge m'informa qu'il venait de prendre connaissance du rapport du médecin légiste : selon lui, la morsure laisserait une infirmité définitive, la perte de la phalange médiane de l'annulaire. Je repris mon équilibre sur mon siège et requis immédiatement un jugement d'incompétence. Le juge se retourna vers la vieille et lui dit :

— L'affaire est devenue un crime, justifiable de la cour d'assises.

La vieille ne parut pas comprendre cette nuance : à ses yeux, une morsure, c'était une morsure. Qu'est-ce qui pouvait avoir métamorphosé ce délit en crime ? Quel malheur que cette législation, dont ces pauvres gens ne comprennent pas le sens !

L'affaire suivante fut appelée. Une bataille à coup de gourdins s'était déroulée entre le père de Sitt Abouha et la famille du mari, el Sayed Horeicha, car il faut ajouter qu'en fin de compte le mariage avait eu lieu. Le mari avait envoyé quelques-uns de ses parents avec un chameau pour aller chercher la jeune épouse à la maison de son père. Ce dernier les avait accueillis avec des cris de fureur : « Un chameau ? Ma fille sortira donc sur un chameau ! Jamais ! Il faut une « Komobile ».

Les deux partis se disputèrent pour savoir qui paierait les frais de ce luxe nouveau imposé par le progrès moderne. Cela dégénéra en coups de bâton et l'on vit couler quelques gouttes de sang, inévitables en de pareilles conjonctures. Finalement un quidam voulut mettre fin à cette querelle et sortit de sa poche vingt piastres (1) pour louer une de ces autos qui font la course sur les routes agricoles.

Le juge prononça son jugement sur cette dispute et dit :

— C'est heureux que nous en ayons fini avec les noces et les mariages !... Au suivant.

L'huissier appela d'une voix pleine : « Les cas de détenus ». Puis il désigna un nom. On entendit un cliquetis

(1) Dans le texte : un « riyal » de l'espagnol « réal ».

de chaînes, et du milieu des individus vêtus de lin grossier sortit un homme, dont le garde desserra les menottes. Un efendi se leva au banc des avocats, ventru comme une outre pleine :

— J'assiste l'inculpé, dit-il.

Une affaire avec un avocat ! pensai-je. Il va nous garder longtemps et nous casser la tête avec tout ce qu'il voudra au nom de la liberté de la défense. Fermons donc les yeux dès maintenant : ma tête a plus que jamais besoin de repos, après cette nuit de veille. J'entendis le juge dire au prisonnier :

— Tu es accusé d'avoir volé un réchaud à pétrole (1)...

— Moi. En fait, j'ai trouvé le réchaud devant la porte de la boutique. Je n'ai ni volé ni pris par force...

— Introduis le témoin, ordonna le juge, en s'adressant à l'huissier.

Un homme s'avança, coiffé d'une calotte de feutre, vêtu d'un manteau sans manches. Il prêta serment et déclara qu'il avait allumé un réchaud à pétrole pour préparer du thé à des clients assis dans sa boutique. C'était un petit épicier de campagne, qui vendait du sucre, du café, du thé et du tabac, et chez lequel les gens se réunissaient de temps à autre comme dans un café. Or il avait déposé le réchaud allumé dans la rue près du seuil de la porte, était rentré chercher une théière et, lorsqu'il revint, il aperçut l'inculpé qui se sauvait en emportant le réchaud allumé. L'épicier n'en finissait plus : il s'en remettait d'ailleurs au témoignage de ceux qui avaient assisté à la scène et avaient couru avec lui à la poursuite du voleur.

Le juge réfléchissait et je voyais, à son attitude, qu'il pensait à autre chose. Tout à coup, il me regarda et, comme se parlant à lui-même :

— Ai-je fait prêter serment au témoin ?

Je ne pus m'empêcher de répondre d'une voix dure :

— Comment donc ! J'ai entendu le témoin prêter serment.

— Tu es sûr ?

Je crus que j'allais défaillir et je murmurai :

— Veux-tu que je jure qu'il a prêté serment ?

(1) Dans le texte, transcription du français : « vapeur à gaz ».

Le juge parut rassuré et écouta en silence et avec attention le reste des témoignages. Mais l'inculpé n'y put tenir et, se levant soudain, il demanda d'un ton pitoyable :

— Monsieur le juge, existe-t-il au monde un homme qui puisse voler un réchaud à pétrole allumé ?

Le juge le fit taire d'un geste :

— C'est à moi que tu poses cette question ? A moi ? De ma vie, je n'ai exercé la profession de voleur.

Il jeta un coup d'œil sur le banc de la défense. L'avocat de l'inculpé se leva :

— Monsieur le Président, déclara-t-il, nous n'avons jamais rencontré de réchaud, nous n'avons vu aucun réchaud, nous ne sommes jamais passé dans une rue où se trouvait un réchaud... Le procès est un tissu de mensonges de A à Z...

L'avocat prétendait poursuivre sur ce ton, en attaquant et en tergiversant, mais le juge l'interrompit :

— Ne t'emballe pas, maître. L'inculpé lui-même avoue avoir trouvé le réchaud devant la porte de la boutique.

Le « maître » frappa du poing sur son banc :

— C'est une mauvaise défense de mon client.

— Désires-tu donc, répliqua le juge avec le plus grand calme, que je donne raison à la qualité de ta défense et que je ne tienne pas compte de la vérité exprimée par ton client devant nous tous ?

L'avocat protesta et commença sa plaidoirie d'une voix aigüe. A l'entendre et à le voir, il semblait que son seul souci était d'emplir la salle des éclats de sa voix, de faire perler la sueur sur son front pour l'essuyer ensuite, de jeter enfin des regards sur son client comme pour lui montrer l'effort qu'il dépensait pour lui et le soin qu'il mettait à le défendre.

La fatigue, le malaise, l'immobilité qui m'emprisonnait sur mon siège, avaient fait de moi un être inerte, qui ne comprenait rien de ce qui se passait autour de lui. Je plongeai mon visage dans un dossier et m'abandonnai au sommeil.

(A suivre)

TEWFIK EL HAKIM.

Traduit de l'arabe par
Gaston Wiet et Zaky M. Hassan.

(Copyright by Tewfik el Hakim, 1938)

DESORMAIS

*La lune à son lever semblait
un miroir immense
où se reflétait une colline.
Dans l'ombre parut un visage
d'homme.*

*Lointain paysage
Où ma jeunesse
fut blessée par des pensées
de passage.*

*Et, depuis,
la solitude peuplait mon existence,
l'entourait, la cernait, ensevelissait
ses jours.*

*Prêtant l'oreille, courbant le front,
j'écoutais mon ancienne âme
passer.*

*O nuit ! belle invention
sur laquelle les jours s'ouvrent
comme des fenêtres.*

*Mais surtout, Nuit,
tu me rappelles cette nuit
où mon âme d'autrefois
s'amusait à regarder aux carreaux
de mon cœur,
la longue vallée,
jade linceul,*

*qui voulait couvrir
mes jours.*

*Mais le zéphir de sa grâce
tutélaire
Déploie de ses doigts millénaires
les rideaux de mon âme,
faisant d'elle désormais
un beau voilier
que moi seule fait voguer.*

*Les hommes n'ont pas de
moëlle.
Et Dieu est sourd
comme toujours.*



INSOMNIE

*Eternel soupçon
d'une éternelle présence.
Fantôme d'hier.
Spectre de demain.*

*Tels des feux follets,
des âmes vacillantes
animent les réverbères.
Baigne d'un soir,
cellules transparentes
portant aussi leurs numéros.
Dans l'ombre elles regardent
les coins sombres
qui perdent leur nombre.*

*Qui est-ce qui passe
compagnon au gué ?
Est-ce un dieu, un moteur
ou une pensée ?*

Pourquoi ce leurre ?

*Dénoue mes mains, Printemps,
et laisse moi rire.
Car tu ignores ce que ton nom
veut dire.*

*Une cloche dans sa tour,
prisonnière et fidèle.
pliée par les heures
pleure.
Comme hier, comme tantôt,
comme demain,
elle laisse tomber des heures
qui, dans leur beauté
comme dans leur laideur,
font gémir.
Et le temps
indifférent
lui aussi fait gémir
la cloche.*

*La nuit s'éteint, s'éloigne
sous un souffle brûlant,
comme une mauvaise eau de vie.
O ma vie ! ô ces nuits
à la lueur des réverbères !
Et les petits ânes blancs
sans grelots
qui font claquer leurs sabots,
sur l'asphalte humide
au matin !*

ISMET ASSEM.

NORMANDIE

*Il a neigé sur les pommiers,
Il a neigé sur les prés,
Et sur tes flancs polis
Il a neigé aussi,
Babette, ma jolie,
Ma petite sœur en Jésus-Christ
Et en Saint François d'Assise,
Gentille vache, ma favorite.
Tu es presque angélique d'être si blanche
Entre la blancheur du tapis de marguerites
Et la blancheur de l'arbre où un nuage s'est pris.*

*N'est-ce pas que nous sommes heureuses,
Babette, m'amie,
Toi broutant la neige du pré,
Moi humant la neige du pommier ?*

*La neige qui recouvre mon cœur
N'est pas le linceul de l'hiver.
C'est la neige tiède et parfumée
Dont ma Normandie est saupoudrée.*

*Sur les arbres, sur les prés, sur ton adorable muffle rose
Et sur mon cœur,
Il neige, il neige, il neige...
Il neige des fleurs de printemps !*

JOSEE SEKALY.

MARINES

1

*La vague en effleurant les rochers ou le sable
dépose son écume et parfois son secret ;
mais d'autres la suivront
qui viendront
te ravir
ce qu'elle aura laissé.*

2

*Quand parfois dans le soir,
en errant sur la grève,
tu croiras percevoir
un sanglot,
songe
à l'appel angoissé
des esprits de la mer emportés par le flot.*

3

*Tu portes tes regards vers la ligne incertaine,
où la couleur du ciel à la mer se confond,
espérant entrevoir
quelques mâts de misaine
qui glissent sous le vent ;
mais si tu restes au rivage
tu ne découvriras point
des horizons nouveaux :
ce n'est qu'en affrontant la houle et les orages
que tu pourras peut-être atteindre ces vaisseaux.*

4

*L'air est parfois chargé des éclats de l'orage
 que le souffle du large apporte par échos ;
 mais, quand la mer est calme,
 sur la plage
 se répand un silence
 tout empli des rumeurs
 qui peuplent l'infini ;
 et, dans la douceur
 de la nuit,
 les lys du désert répandent leur parfum.*

5

*Il est de ces longs jours
 où tout est dans l'ombre et le mystère,
 où les brouillards, flottant dans l'atmosphère,
 forment sur la mer des dessins ;
 et jusqu'au crépuscule on attend, mais en vain,
 la lumière ;
 lorsque, soudain —
 comme un mirage —
 un rayon de soleil transperce les nuages
 et vient illuminer le jour à son déclin.*

6

*Ce n'est qu'un vieux voilier,
 dans le port,
 oublié.
 Jadis il a vogué sur des mers de lumière.
 Parfois il affrontait la houle, les orages,
 lorsque le ciel jetait sur le remous des vagues
 la teinte grise
 des nuages.
 Il a connu l'odeur de salure et des algues ;
 et, souvent, à l'aurore, il a reçu la brise
 qui souffle de la côte apportant les senteurs
 d'invisibles forêts, des vallons, des jardins.
 Parfois il s'en allait vers des buts inconnus ;
 toujours il revenait dans des ports déjà vus ;
 et, toujours, prompt, alerte et rempli de dédain,
 déployant sa voileure.*

*il ressemblait à des oiseaux marins
 qui cherchent leur pâture.
 Le navire aujourd'hui se ronge lentement :
 les mâts sont tous brisés, la carène est pourrie.
 Au grand jour, on perçoit comme un gémissement
 sortant du vieux voilier qui lutte pour sa vie.
 Mais la plainte du jour qui semble imperceptible,
 résonne dans la nuit comme un râle, un sanglot ;
 et, lorsque tout repose et que tout est paisible,
 en silence, l'épave expire dans le flot.
 Il est de toute chose ancienne
 comme du vieux voilier,
 dans le port,
 oublié.*

7

*Bars de port.
 Orchestres aux accents syncopés et criards
 jouant quelque rengaine.
 Enseignes rappelant une escale lointaine :
 Panama, Singapour, Port-Said, Gibraltar.
 Odeur d'alcool et de hareng.
 Quelques fleurs de papier dans un vase en fer-blanc,
 Des murs peints à la chaux
 ornés
 de chromos
 dans des cadres dorés,
 des photos
 de croiseurs,
 de rois, de dictateurs.
 Affalées,
 des femmes fardées
 attendent les clients
 qui, pour quelques instants,
 viennent s'attabler
 avant de retourner
 à bord —
 car le cargo devra quitter
 le port
 le lendemain
 matin,
 après avoir chargé pendant toute la nuit.*

AHMED CHAWKY

Depuis un siècle, et peut-être davantage, l'Égypte n'a pas eu de plus grand poète qu'Ahmed Chawky. Il fut la poésie même et on ne saurait concevoir poète plus poète que l'homme dont ses pairs firent un prince. Il y a six ans que cette belle intelligence a cessé de méditer, que ce grand cœur a cessé de battre, et ses poèmes continuent à enchanter les esprits et à nourrir les sensibilités. Ils continuent, à travers les jours, à témoigner de la fécondité de son génie et des trésors de son inspiration.

C'est un malheur que les temps agités, que les difficultés de l'heure présente, que l'angoisse qui étreint le monde — et l'Égypte n'y fait pas exception — détournent les hommes du rêve et qu'ils n'aient plus le loisir de s'évader dans la poésie. Avons-nous des poètes encore ? Où sont les lèvres qui chantent, en des rythmes harmonieux, la joie de vivre ; qui disent, en des strophes magnifiques, le bonheur d'appartenir à une patrie heureuse ; qui murmurent, en des chants mélodieux, la douceur d'aimer ?

Il fut grand ce poète dont le cœur n'était qu'amour. Il aima son pays, il aima ses semblables, il aima les hommes, et il aima les femmes avec une sensibilité exquise. La beauté, la grandeur, l'art : il fut séduit par

tout ce qui donne à la vie son sens ; par tout ce qui fait que la vie vaut d'être vécue. Il était de son temps et, à la fois, hors de son temps. Au dessus du monde, il se construisit un monde à lui, optimiste et charmant, un monde somptueux et délicat.

C'est le propre des poètes, c'est leur mission profonde que d'élever les cœurs, que de créer de belles images, que d'enrichir par la musique des mots, la musique des sentiments, que d'assigner au rêve la place importante qu'il doit avoir.

Ahmed Chawky — on s'en rend compte de plus en plus — fut un bienfaiteur, un refuge, un soutien, parce qu'il y a plus de vérité dans la poésie qu'on ne croit, plus de vérité et plus de beauté, et que sa poésie, à lui, s'est attachée à tirer de la vie son suc le meilleur.

Il est né en 1868 d'une famille qui amalgamait en elle plusieurs origines pour les fondre dans l'unité du creuset égyptien. Le grand-père vint en Egypte sous le règne de Méhémet Aly et se fit rapidement une haute situation et amassa une grande fortune. Mais le père du poète gaspilla la fortune, comme il le raconte dans la préface de son premier recueil.

Après de fortes études en Egypte qu'il compléta par l'étude du droit, le Khédive Tewfik l'envoya en mission à Paris pour suivre des cours supérieurs. Là il passa son temps entre les livres et les voyages. La province française l'attire. Il va ici et là pour mieux connaître le visage innombrable de la France. Puis il visite l'Angleterre. De là il se rend en Algérie. Son ardente jeunesse est curieuse de l'univers, et bien que sa lyre doive, plus tard, rendre un son purement arabe, on y percevra, par instants, comme un écho assourdi de résonances occidentales. Pourtant, il a su ne pas se déraciner et ne pas s'assujétir à une servile imitation de l'étranger. Sa forte personnalité devait le préserver.

Rentré en Egypte, il est envoyé en 1896 à Genève pour représenter son pays au Congrès des Orientalistes. Il y lit le poème qui lui apportera son premier succès. L'Egypte et tous les pays de langue arabe comprennent qu'un grand poète est né, un poète qui restituera à la poésie arabe l'éclat qu'elle avait perdu. Ensuite, jusqu'en 1915, Chawky bey partage sa vie entre les lettres et la Cour Khédiviale où il jouit d'une situation de pre-

mier ordre, titulaire de la confiance du vice-roi dont il devient l'homme de confiance et le poète attitré.

A la déclaration de la guerre, il doit partir pour l'Espagne. Et ceci est heureux pour son talent, car l'exil lui permet de rajeunir son inspiration à des sources nouvelles, de nouer un lien entre lui et les ancêtres arabes d'Andalousie. Cette épreuve est comme un feu qui trempe son talent que les faciles faveurs risquaient d'affadir.

A la fin de la guerre, il peut revenir en Egypte, et son histoire est désormais celle de ses œuvres. Au Caire comme durant ses villégiatures en Europe ou au Liban, il ne cesse d'écrire. Jamais une faiblesse, mais toujours un continuel épanouissement. C'est ainsi qu'en 1927 tous les pays de langue arabe célèbrent son jubilé. Véritable apothéose ! Du Liban, de la Syrie, de la Palestine, de l'Irak, du Yémen, du Maroc, de l'Algérie arrivèrent les délégations et ce fut une série de fêtes. Tous les poètes récitèrent des vers en l'honneur de leur prince et ce jubilé fut plus que celui de Chawky bey, il fut la grande fête de tout l'Orient arabe se retrouvant uni dans l'exaltation de la poésie.



Limitons à ce raccourci le récit de sa vie. Au reste, un poète est tout entier dans ses œuvres, c'est-à-dire l'essence de son esprit, le meilleur de lui-même, le fruit de son travail, d'autant que la poésie arabe est moins individuelle que la poésie occidentale, moins subjective et s'harmonise davantage avec la vie publique, célébrant les grands événements qui font vibrer l'âme d'un peuple. C'est pour cette raison que les poètes arabes jouissant d'une aussi grande popularité, peuvent devenir des conducteurs. Deux noms cependant dans les lettres occidentales font comprendre le rayonnement des poèmes de Chawky bey sur les masses : Victor Hugo et Gabriele d'Annunzio qui sûrent être, à des heures historiques, l'écho amplifié et sonore de millions d'hommes. D'ailleurs, par la qualité même de son génie, Chawky bey

peut leur être comparé. Même puissance verbale, même maîtrise et même lyrisme.

Il avait le sens du passé. L'amour de l'ancienne Egypte le guidera toujours. Convaincu de la continuité d'une tradition nationale, déterminée par la terre elle-même, imposant à tous ses conquérants une identique évolution, il revendiquait fièrement pour les Egyptiens d'aujourd'hui tout le patrimoine pharaonique, bien que les Arabes n'en fussent pas les héritiers directs. Mais la fusion d'éléments divers en un seul type national permet de se réclamer de Seti et Ramsès autant que d'un Salah El-Dine et d'un Mohamed Aly. Aussi Chawky bey a-t-il chanté tout le passé de l'Egypte avec un même enthousiasme et une même compréhension. Dans certains poèmes, comme celui de Tout-Ank-Amon, il a groupé en un seul morceau le Pharaon glorieux et l'Egyptien moderne, parce que pour lui il n'y a qu'une seule Egypte, se prolongeant à travers les siècles, sans aucune brisure.

Il est sensible à la grandeur mystérieuse d'un passé presque légendaire ; il se plaît dans les temples, dans la Vallée des Rois, dans les ruines dont ses vers ressuscitent les fastes et la gloire. Son imagination est si puissante qu'elle recrée des visions vieilles de milliers d'années avec des formes précises, des reliefs nets, des couleurs chaudes. Le passé n'a pas été pour Chawky bey une froide fresque, pâlie par le temps, vague et imprécise, mais une réalité présente qu'il touche de la main et qu'il décrit avec un large lyrisme. Et lorsque descendant le cours des âges, il rencontre la renaissance islamique, il arrive à écrire, avec la plume d'un poète abbasside. Plus d'un de ses poèmes égalent ceux de poètes morts il y a plusieurs siècles, l'inspiration est animée d'un souffle moyenâgeux, la phrase est d'une expression volontairement désuète. Tout lui est cher dans cette vieille et toujours jeune Egypte, et il a chanté toutes ses gloires. Mais parce qu'il a aimé l'Histoire comme une source vivante d'émotion et d'élévation morale, non comme une science froide d'archives poudreuses et de spéculations abstraites. Chawky bey a pu aller du culte du passé à celui du présent par une même admiration. Il a aimé le passé pour lui-même, mais il l'a aimé aussi parce que le passé est une source d'énergie

exaltante. La chaîne de morts continue, soudant les générations les unes aux autres.



La vie publique devait bientôt devenir son thème essentiel. C'est, en grande partie, le secret de la réussite populaire de ce poète raffiné. Les poèmes écrits à vingt ans comme les poèmes écrits quarante ans plus tard, sont empreints d'un identique élan patriotique. Le poète vieilli, arrivé à l'apogée de la gloire, est aussi vibrant de nationalisme que le jeune homme qui revenait de France, ses études achevées. Pour l'Egypte, il a une passion totale, une passion obsédante. Il s'identifie avec elle, avec le peuple égyptien dont il devient la voix harmonieuse et écoutée. Tous les sentiments de la nation se cristallisent en lui et il les synthétise magnifiquement. En son âme a passé la voix du peuple dans sa rude simplicité, et son génie sait lui donner l'ampleur, la cadence et la sonorité. Chaque fois que l'Egypte a senti collectivement, solidairement, elle a trouvé un écho puissant dans un poème de Chawky. Qu'on le relise et on pourra suivre strophes par strophes, vers par vers. toute la vie morale de l'Egypte, toutes ses réactions devant les événements extérieurs, politiques, sociaux, artistique des quarante dernières années.

Mais s'il fut passionnément égyptien, il a su se garder d'un nationalisme étroit. Elargissant son action, il l'a étendue à tous les pays de langue arabe, même aux pays d'Orient qui sont frères par la race sans l'être politiquement. L'Irak, la Syrie, le Liban, la Palestine, le Hedjaz ont été pour lui des terres de prédilection qu'il a noblement chantées. Aussi, le monde arabe lui sut gré d'avoir redonné son prestige à la langue commune, de l'avoir portée à ce degré de perfection, d'en avoir fait un nouvel instrument de compréhension entre des peuples d'une même origine, mais que le destin a séparés.

La langue arabe doit beaucoup à Chawky, car la maniant avec une virtuosité inégalable, il a pu lui redonner l'éclat d'autrefois tout en l'assouplissant pour qu'elle réponde mieux aux nuances de la pensée moder-

ne. D'aucuns lui reprochent d'avoir trop raffiné sur la forme, mais c'est cette perfection du style qui a donné à ses œuvres la consécration du classicisme. Dans toute poésie, la note musicale doit dominer et d'une langue comme la langue arabe aux gammes variées, l'artiste a su tirer des harmonies rares. Il a peut-être abusé des mots difficiles, mettant quelques-uns de ses vers à la portée de l'élite seule, mais, à côté, combien de poèmes ou la simplicité triomphait dans l'harmonie !



Il y a aussi, en lui, un poète intime et délicat. S'il ne fut pas, comme d'autres, un poète exclusif de l'amour, il sut néanmoins en parler avec une finesse charmante. Il aime la femme, mais en artiste qui cherche surtout la beauté dans le visage féminin comme il la cherche en un clair paysage. La nature est pour lui la magicienne qui renouvelle journellement son miracle de beauté, dans le ciel bleu et ensoleillé ou le ciel nocturne et la clarté lunaire, dans les arbres, les fleurs, les vallées profondes et les montagnes escarpées. Et la femme n'est-elle pas la somme de toutes les beautés ?

Un poème : *Guerre d'Amour* vaut d'être cité.

Ne fais pas naître en moi la conviction belle de croire qu'il est une autre Divinité que celle de Dieu le grand. Tes beaux yeux ont vaincu ma piété.

Dans ton regard flotte une langueur d'ivresse dont je me suis enivré.

Pour un affaibli d'amour qui n'a d'autre cuirasse que son âme pour se protéger de toi, demande trêve à tes paupières homicides.

Je prends Dieu à témoin que je ne méprise pas la vie; mais pour arriver jusqu'à toi, je consens à marcher sur le tranchant d'une épée.

Lorsque ton regard enveloppe d'éblouissement un homme qui sait l'amour sans remords aucun, cet homme joue sa vie, -- et la mort lui paraît chose infime.

O paupières de l'aimée, ne me déclarez pas la guerre !

O cils, que vos enchantements ne créent point de complications !

Patience, ô joues ! Et si les hostilités éclatent, ne les aggravez pas de vos feux !

Pitié, ô bouche ! Pitié pour les perles que tu renfermes ; ne les rends pas criminelles ; ne les fais pas volontiers auteurs de la mort de ceux qui volontairement meurent pour elles !

O front, que ton éclat me guide dans le droit chemin !

O svelte silhouette demeure toujours telle que tu es pour que toujours je sois à toi !

O taille tu es diaphane. Et cependant tu es le nœud où se lient tous les facteurs de mon amour !

Ton cœur est si méfiant qu'il ne croirait pas en un ange descendu du ciel sur terre. J'aurais aimé que ton ouïe fut méfiante aussi. Car, lorsque ceux qui se plaisent dans la calomnie sont auprès de toi les interprètes d'un mensonge, tu te rebiffes contre l'Amour.

Les témoins du culte que mon cœur t'a voué sont les larmes de mes yeux, les battements de mes artères, la lassitude de mon corps.

Mon cœur peut oublier le prix de la jeunesse, de la santé, de la vue, de l'espérance ; — jamais mon cœur ne pourra vivre sans toi.

Pour parler d'amour, sa voix se fait tendre et subtile. D'autres auront des rythmes plus éclatants, des images plus voyantes, lui n'aura que des murmures, mais si pressants ! Pour parler d'amour, est-il plus émouvante habileté ?



Toute une part, non la moins importante, de l'œuvre du poète est consacrée à l'art dramatique. Vers la fin de sa vie, il s'occupe exclusivement de théâtre, et ici il ne s'agissait plus de rénover mais de créer. Il s'attelle à une tâche difficile, le climat n'étant pas encore favorable à l'écllosion d'un genre que — la farce exceptée — la littérature arabe avait complètement ignorée.

Lorsqu'il y a dix ou quinze ans le ministère de l'Instruction Publique organisa un concours de pièces dra-

matiques, quel ne fut pas l'étonnement de tous de voir Ahmed Chawky y prendre part. Comment, lui, au faite de la célébrité, se risquer dans l'aventure que constitue tout concours ? A ceux qui le questionnent, il répond :

— Je prends part à ce concours pour donner un exemple à nos littérateurs qui semblent mépriser le théâtre et le tenir pour un genre inférieur. Je ne veux pas décourager les jeunes en leur disputant le prix, mais les stimuler, leur donner le goût de la littérature dramatique et élever le niveau de la langue employée sur la scène, gâtée par trop d'expressions vulgaires, grossières et même triviales.

Naturellement, il obtint le prix pour sa pièce *Cléopâtre*, qui est une très belle œuvre. Son dessein était de réhabiliter la reine fameuse, généralement représentée comme une femme voluptueuse, et plus femme que reine. Or le poète lui prête un grand rêve : la domination de l'empire égyptien sur le reste du monde. On avait cru qu'elle mettait la politique au service de l'amour. Eh ! bien, non, c'est l'amour qu'elle met au service de la politique. Elle n'aima, pour les attacher au char de l'Égypte, que de grands hommes, illustres capitaines ou politiques influents. S'il avait vécu deux ans de plus, Chawky aurait eu la satisfaction de voir son intuition de poète confirmée par les historiens qui, aujourd'hui, grâce à une documentation nouvelle, ont fait de Cléopâtre un portrait aussi inattendu qu'exact.

La pièce est écrite en vers magnifiques cependant que, pour la mettre à la portée du grand public, il s'est efforcé d'assourdir son rythme et d'atteindre à une grande simplicité d'expression, dotant ainsi le théâtre arabe, dès les débuts, d'un instrument à la fois scuple et dramatique. Un autre de ses mérites, c'est qu'il se révèle peintre d'atmosphère. Faire revivre dans sa vérité pittoresque le climat spirituel et moral ne fut qu'un jeu pour lui. Toutes les œuvres qui suivirent : *Magnoun Leïla*, *Cambyse*, *Aly Bey El Kébir*, *La Princesse d'Andalousie*, sont de la même veine historique, sauf *Magnoun Lelia*, drame poignant d'amour et de folie.

On lui a fait le reproche de n'être pas un Racine alors qu'il est un Victor Hugo. Mais chacun suit son tempérament. Ce qui l'attire, ce qui l'intéresse, ce sont les passions populaires, sociales, politiques. Il a choisi

ses personnages parmi les héros de l'histoire, parce qu'ils se prêtaient à son imagination fastueuse et à des développements patriotiques, et parce qu'il avait ainsi une action plus directe sur le public. Son théâtre sera donc toujours joué et toujours applaudi, incorporé définitivement dans le patrimoine national.

On lui a fait grief de son attachement aux traditions spirituelles et littéraires du monde oriental. On aurait peut-être voulu le voir accomplir une révolution dans la poésie arabe et se lancer dans l'aventure des créations nouvelles et audacieuses. Chawky bey préféra accompagner ou précéder de peu les mouvements graduels et méthodiques de transformation, au lieu de recourir à des changements brusques, il a refusé de rompre neu avec la tradition, il a suivi une évolution lente et maintenu un équilibre nécessaire.



Dans un intéressant essai le Dr. Mansour Fahmy a voulu dégager la doctrine philosophique de notre poète. Tâche mal aisée, car Ahmed Chawky n'a jamais été dogmatique. Il fut tout au plus un sceptique se méfiant des apparences. Il ne croit pas à l'infaillibilité du jugement humain, et devant l'énigme de l'âme, il raille les matérialistes et la folie de notre orgueil qui veut comprendre et expliquer le créateur. Les prophètes eux-mêmes se sont inclinés devant le mystère de la divinité. Cela explique la solidité de sa foi religieuse, car il fut un profond croyant. Dans de nombreux poèmes, devant l'angoissant problème de la mort, il apaise sa détresse par une humble soumission à la volonté divine.

« La philosophie est inutile et stérile, écrit-il, si elle s'acharne sur le problème de la divinité, car celui qui crée et reprend la vie, « qui l'allonge et la retrécit », ne peut être compris par ses créatures. Cette science dont l'homme est tellement fier est après tout bien futile, cruelle même, puisqu'elle est une arme à double tranchant, servant au Bien comme au Mal. Que de mots inutiles, l'homme peut supprimer de son langage sans

le moindre inconvénient, et le silence général serait peut-être un bienfait. Que de livres également inutiles et qui ne sont que de vaines manifestations. Il vaut mieux se laisser vivre.»

Mais vivre sans se gaïvauder, en n'oubliant pas que vivre c'est lutter, et qu'on peut être blessé comme on peut blesser. Son scepticisme plus apparent que réel ne tenait pas longtemps devant son ardeur à vivre, son ardeur à aimer la beauté, l'action et la gloire.

La mort du poète fut un bel exemple de sérénité. Il se réveilla en pleine nuit et il se sentit mourir. Il dit seulement : « Je sais que c'est la fin ; portez mon dernier salut fidèle à ceux qui demandent de mes nouvelles » et il s'endormit paisiblement comme on se repose au soir d'une longue journée.

Ce fut la fin du sage. Il avait achevé noblement le cycle d'une existence qui se déroula toute sur un même rythme harmonieux et ordonné.

EDGARD GALLAD.

NABAOUEYA, LA VENDEUSE DE FROMAGE BLANC

Vanité.

— Où sont tes sourires, Nabaoueya ? Où est ta sérénité ? Pourquoi trainer tes pieds et pousser des soupirs qui sortent du fond même de tes entrailles ? Ton fromage n'a plus de crème et tu proteste à peine quand je t'accuse d'enlever la richesse de ton lait. « C'est le dérisse (1) me réponds-tu, qui appauvrit le lait et l'allège ». Tu disais pourtant que les paroles soulagent, mais pas un mot ne sort pour dégonfler ton cœur si gros. Tu vas, tu viens comme à l'ordinaire... je sais bien que rien ne t'arrête... que la vie marche malgré les tracas, les malheurs... mais ton visage porte une tristesse accablante et morne. Tu ne dis rien... rien que ce proverbe hélas ! trop connu « si ton ami est de miel, ne le lèche pas tout entier » ; mais je ne suis pas de miel Nabaoueya. Tes paroles sont confuses et je saisis vaguement que Farhana, ta fille, est folle. Parle, je t'écoute.

Alors d'une voix nostalgique et résignée, la joue gentiment posée sur la paume de sa main, le regard lointain, elle murmure :

(1) Le trèfle séché.

— Qu'avais-je besoin d'augmenter mes biens... d'allonger ce morceau de terre jusqu'à l'étang ? Le maïs suffisait toute l'année, le coton payait les dettes, le bersim était abondant, les bêtes donnaient le lait nécessaire pour les enfants, le fromage, notre bien-être. Mais le désir de faire crever de jalousie tous les gens du village, d'inspirer l'envie, le respect... (ses lèvres profèrent un petit son d'apitoiement). J'ai été punie en faisant mon malheur de ma propre main. Que Dieu soit loué quand même ! Al Hamdoulillah ! La cupidité bourdonnait dans ma tête comme une grosse guêpe, sans me laisser de repos... cette petite parcelle de terre je la voulais, mais où trouver les douze livres pour l'acheter ?

« Alors quelqu'un m'a dit que El Hag Ahmad, un homme bon et aisé de Wardane, me les prêterait. Et ce fut fait. Au coton je devais lui rendre son argent avec deux livres en plus. Au lieu de finir de cette dette et de vivre tranquille, j'ai acheté une bufflesse pour augmenter le nombre des bêtes. Par Dieu le fils d'Adam est insatiable !

« Au jour convenu, accompagnée de ma fille Farhana, je suis allée chez El Hag Ahmad, lui dire que la récolte a été mauvaise, les rentrées nulles, et le prier humblement d'attendre ou bien d'accepter deux livres chaque mois sur la paye de l'homme. Il n'était pas content, m'a rudoyée et je suis retournée sans emporter une bonne parole. Le lendemain j'étais encore perplexe et mille pensées remuaient en moi quand je vois notre prêteur arriver sur un bel âne blanc. Il s'arrête devant la maison et dit : « Que la paix soit sur vous ! » Et nous lui avons répondu : Sur toi la paix, la clémence d'Allah et ses bénédictions !

« J'appelle les gosses et les rentre pour les faire taire, car j'avais peur. Longtemps après mon mari arrive préoccupé :

« — Qu'as-tu mon frère ?

« — El Hag veut la fille. Il offre vingt-cinq livres pour le mahr (1).

« — Comment la lui donner ? C'est un vieillard, ses petits enfants sont plus âgés qu'elle. Est-ce que tu es aveugle, ô homme ? tu ne vois pas que ses seins paraissent à peine comme deux citrons ? Elle m'aide en tout, elle fait tout à ma place. Tu veux me tuer ?

(1) La dot.

« J'ai dit beaucoup de paroles, mais l'homme n'était pas content. Il se tait, puis me dit brutalement :

« Mets ton cerveau dans ta tête, femme, et comprends. El Hag est un homme puissant ; il la soignera et la contentera. Si nous refusons, il pourrait nous faire vendre nos bêtes. Mais si nous la lui donnons — et c'est une grande chance pour nous — en plus du mahr, il nous laisse l'argent que nous lui devons. »

« Par Dieu la tentation était grande ! Et nous la lui avons donnée. C'était un beau jour. Tout le village a suivi la noce jusqu'à Wardane... On a chanté, les hommes ont dansé avec leurs bâtons... On s'est réjoui tard. Mais je n'étais pas tranquille, car longtemps dans la nuit qui nous ramenait vers Gueziret Mohammad, la voix de Farhana marchait derrière nous et ses cris étaient plus forts que la joie bruyante des garçons et les jolis chants des filles.

« Dix jours n'avaient pas passé que la fille s'échappait de la maison de son mari et venait, les habits déchirés et toute couverte de boue, se cacher dans la maison de son père : « Garde moi ici Yamma (1), il me maltraite, il me bat tous les soirs, il lève tout le temps la canne sur moi et j'ai peur... » Je lui ai expliqué qu'elle faisait mal... qu'une femme qui s'échappe est durement châtiée... qu'il lui prendrait ses meubles, ses bijoux, ses chemises... qu'il aurait le droit même de lui raser les sourcils et la tête et de nous la rendre nue... que c'est une grande faute. Elle ne m'écoutait pas.

« Les coups de son père ont servi plus que mes paroles et nous l'avons renvoyée à son mari presque morte. Et les jours ont passé et nous vivions enfin tranquilles.

« Un soir, après le coucher du soleil, nous causions devant la porte, et je remerciais Dieu de nous donner cette vie calme et prospère. La fraîcheur de la nuit descendait en chassant doucement les vapeurs tièdes de la terre qui montaient sur nous, apaisantes... Alors je vois une ombre se glisser devant la porte. L'homme qui avait vu lui aussi, se dresse, jaune comme un citron, en murmurant : « Bismillah El Rahmane El Rahim ! (2), et il tire sa fille de-

(1) Ma mère.

(2) O Dieu clément et miséricordieux.

dans, car c'était elle, ferme la porte et lui donne des coups et la couvre de toutes sortes d'insultes.

« Elle s'était tapie dans un coin du four, et essayait seulement de se couvrir la face de son bras replié. J'ai voulu la protéger et j'ai eu pour ma part quelques coups comme je n'en avais jamais reçu de ma vie. Puis nous avons décidé de la renvoyer le lendemain et nous étions encore hébétés de ce qui arrivait quand j'entends dehors des voix qui appelaient. Ces voix mauvaises dans la nuit faisaient peur...

« C'étaient les fils de El Hag Ahmad qui venaient chercher la femme de leur père. El Hag était mourant et la voulait. Cette malheureuse fille n'avait trouvé que ce moment pour s'enfuir : la honte était tombée sur notre tête ! Et nous sommes tous partis. Le père tenait Farhana devant lui sur l'âne. Elle ne voulait pas retourner et se débattait comme une possédée. Il faisait très noir quand nous sommes arrivés à Wardane. Tout le village était debout et El Hag était au milieu de tous.

« C'était, par Dieu, le réveil de la mort, et tous louaient Dieu de le voir debout. Pourtant les hiboux hululaient au-dessus de nos têtes, c'est signe de mort tu sais, mais je ne faisais attention à rien. De toutes ses forces revenues, El Hag lève sa main et donne à la fille une giffle qui résonne dans la nuit comme une cloche, puis il l'entraîne dedans avec violence sans écouter les paroles que mon mari lui disait pour l'apaiser : « Ça ne fait rien, cette fille est folle, jette le tort sur moi, essuie-le sur moi... »

« Elle le suit en tremblant et en pleurant et son pauvre regard me pressait le cœur. Nous restons un peu pour nous reposer et au moment de partir la voix de Farhana qui n'avait pas arrêté de crier vient à nous effrayante : « Accourez... il est mort... Ya dahwéti. » (1) Et je la vois sortir brusquement et se mettre à courir dans les champs. Elle tombait, se relevait et personne ne pouvait l'arrêter.

« El Hag était bien mort avec sa petite femme à ses côtés et elle était devenue folle... son esprit s'était envolé. Nous l'avons reprise chez nous. C'était une honte ! Elle n'a su ni crier, ni parler, ni pleurer ; elle n'a même pas

(1) O malheur !

pu suivre le cercueil jusqu'au cimetière. Elle le voyait partout et fuyait en hurlant.

« Maintenant elle ne reconnaît personne. Quelquefois la nuit elle s'échappe ; je l'entends se lamenter et gémir longtemps, puis elle revient seule et s'endort. Tout lui fait peur... je la voudrais morte... mais Dieu ne le veut pas... pour nous punir sans doute. Remercions-le quand même, il y a des malheurs plus grands ! »

Nabaoueya se tait un moment, puis elle dit :

— Si au moins il lui avait laissé le temps de lui donner une postérité ? Ne serions-nous pas maintenant riches et respectés dans le village ? Mais la fille, hélas ! n'était pas encore mûre et nous sommes la risée de tous, que Dieu les coupe !

NOUR EL AÏNE.

L'AIR DU MOIS

NOVEMBRE

Image d'un jour.

Un avion vous déposera près de la mer à quelques centaines de kilomètres à l'ouest d'Alexandrie et là vous verrez une des plus belles plages du monde : Marsa Matrouh.

Le sable y est d'une qualité particulière : blanc comme du sucre et fin comme de la poudre de riz. Si le soleil brûlant n'était point là pour vous rappeler que vous êtes en Afrique, vous vous croiriez égarés dans des champs de neige au sein d'un pays nordique. L'aspect de la mer pourrait aussi ajouter à cette illusion. D'un bleu verdâtre et laiteux, tout à la fois opaque et translucide, elle ressemble lorsqu'elle est calme — et elle l'est presque toujours durant les mois d'automne — à un immense glacier.

La baie de Marsa-Matrouh qui trace dans la mer un cercle presque complet, est protégée des vents par des chaînes de dunes blanches, aux scintillements de givre.

Caché par un fort vallonnement de sable, le village peut facilement se soustraire aux yeux du voyageur qui préférerait devant ce paysage surnaturel conserver un sentiment de solitude. Seul émergeant de derrière ces collines en poussière d'argent, un minaret tend, vers le ciel, son appel fervent.

Au printemps dernier alors que je me promenais le soir sur la grève je fus littéralement entourée, envelop-

pée et quasi étouffée par une violente odeur de vanille. D'où venait ce parfum ? Il n'y avait aucun jardin aux alentours. Intriguée je rentrai à l'hôtel pour demander la clef de cette énigme. J'appris alors que ce nuage odoriférant nous arrivait du désert, car non loin de là le désert était en fleurs.

Et c'était une petite giroflée mauve, toute menue, toute pâle, qui exhalait ces lourdes vagues de senteurs vanillées que la brise, soufflant du Sud, avait poussée jusqu'à la mer...



DECEMBRE

Rêve d'une Nuit.

« Ne bouge pas... ne respire plus... mais regarde... » Cet ordre me venait de HAUT.

Un long cercueil de verre, qui gardait mon corps prisonnier, était posé sur un chariot d'or. Mes yeux avaient suivi, hors du cercueil, la trace de leur regard et pouvaient ainsi me considérer de l'« extérieur ». Ils me voyaient couchée à l'étroit entre ces parois de cristal, vêtue de ma robe bleue, la main droite à plat sur mon cœur.

Étais-je morte ? Était-ce le climat de la mort cette atmosphère étrange, striée de couleurs majeures, cloutée d'astres convexes aux irradiations de loupes, échelonnée de météores blonds à bout de souffle ?

Jusqu'à perte de vue se renouvelaient ces phénomènes. Derrière son abri de verre mon corps se sentait en sécurité : ces jeux des mondes ne pouvaient l'effleurer. Il allait donc en toute paix assister au chirivari des coulisses du ciel. Les étoiles filantes filant au ralenti, je parvenais à observer la diversité de leurs trajectoires et les nuances infinies de leurs multiples rayons.

Mais le Bossu, surgissant de la lune, balaya à grands coups de clarté toute cette fantasmagorie stellaire. Il s'approcha de mon cercueil tenant la « Petite ourse » et le « Cygne » en laisse, suivi docilement du « Lion ». Ces animaux paraissaient faire entre eux bon ménage.

L'Ourse toute jeunette pataugeait comiquement dans les nuages tandis que le Cygne, souffrant de sa démarche inélégante, s'aidait parfois pour avancer plus gracieuse-

ment et plus vite, de quelques mouvements d'ailes larges et harmonieux. Le Lion, lui, sûr de sa beauté et de sa force, prenait des airs indifférents, ce qui pourtant ne l'empêchait pas de déchirer de temps à autre, par espièglerie, d'un coup de patte magistral, la traîne immaculée de la Voie lactée.

Le Bossu s'inclina devant mon cercueil, il était vêtu de cire jaune et coiffé d'un drôle de petit bonnet en forme de cornet à dés.

Il murmura, les lèvres collées contre la paroi de verre de mon cercueil :

— Nous sommes venus t'expliquer trois secrets : le premier te sera révélé par la Petite Ourse, le second par le Cygne et le troisième par le Lion.

Sa voix, une voix bizarre de bébé, me parvenait comme à travers mille couches d'ouate.

Les animaux entourèrent mon cercueil, le Cygne à droite, l'Ourse à gauche, le Lion au centre, sa grosse tête se pencha au dessus de la mienne, mais nous nous regardions en sens inverse.

Il se passa alors, une chose pénible : les trois animaux me parlaient en même temps, leurs mots à peine perceptibles se chevauchaient en une rumeur confuse, j'avais beau tendre l'oreille, retenir mon souffle, écraser mon visage contre le cristal poli, je n'arrivais pas à percevoir la moindre phrase, la moindre syllabe indicatrice. Folle d'exaspération et de curiosité — ne me fallait-il pas à tous prix apprendre ces secrets mystérieux ? — je brisai avec mon poing ce cercueil étouffant, et ce fut la fin de mon rêve.

MARIE CAVADIA.

NOTES ET CRITIQUES

« LE GRAND MEAULNES »

On lit encore, même en Egypte, le *Grand Meaulnes*, ce chef d'œuvre d'un jeune homme qui avait vingt-cinq ans il y a vingt cinq ans et qui devait, en Septembre 1914, au premiers jours de la guerre, tomber sous les balles allemandes. Je viens de le relire dans une édition nouvelle fort soignée, et de ces pages s'est levée pour moi, la même émotion. C'est un de ces livres qui ne vieillirent jamais et d'où, comme d'un coffret précieux, jaillira toujours le parfum d'une poésie éternellement jeune.

« Le *Grand Meaulnes* est digne, écrit M. André Billy dans son manuel de littérature française, de prendre place dans la littérature universelle à la façon de *Manon Lescaut*, de *Robinson Crusoe* et de *l'Ile au Tresor*. » L'éloge est ingénieux, mais je n'hésite pas, pour ma part, à placer le livre d'Alain-Fournier bien au-dessus des trois ouvrages cités, tant par la qualité du style que par celle de l'inspiration.

M. Marcel Arland lui consacre dans le dernier numéro de *Nouvelle Revue Française* une étude remarquablement intelligente, peut être un peu trop intelligente :

« *Le Grand Meaulnes* dit-il, porte trop de vraie jeunesse pour se faner rapidement ; mais il s'efface, il s'éloigne, il se disperse. De plus en plus ses deux éléments fondamentaux : son réalisme et son symbolisme épris de mythes, divergent et se nuisent. »

Voilà qui est bien subtil ! Pourquoi dédaigner aujourd'hui cette part de symbolisme qui n'est pas la moins belle, ni la moins pathétique, du livre ? Et est-ce de la faute d'Alain-Fournier si par une imitation servile — c'est le sort de tous les chefs-d'œuvre — « le sens en fut dénaturé » et si des écrivains mal doués en ont fait « une école de puérilité et d'impuissance » ?

En le publiant, Alain-Fournier avait marqué exactement ce qu'il voulait faire. « Je voudrais, disait-il, que mon livre fut un insensible va et vient du rêve à la réalité. » Et tout le *Grand-Meaulnes*, de la première à la dernière page, est en effet une transcription parallèle du rêve à la réalité. L'histoire a tous les traits d'une histoire vraie. Chaque détail est précis, les tableaux sont rendus avec netteté, les paysages sont d'une exactitude parfaite, les caractères sont peints sans une fausse note, et le tout est d'un réalisme authentique. Pourtant une poésie délicate, pénétrante, faite de rêve et de mystère, communique à chaque page, à chaque mot, son fluide enveloppant. On dirait d'une aventure qui se passerait en songe. Et le songe est exquis et l'aventure est énigmatique. Enigmatique non par l'enchevêtrement des événements — il n'y en a quasi pas — mais énigmatique à la façon d'un secret à demi dévoilé. Peu de livres procurent un plaisir aussi vif et délicat. Il est caressant et triste. Il est douloureux par l'expression de l'insatisfaction de l'être devant la vie et les mystères du cœur.

C'est un rêve qu'Alain-Fournier a transcrit en réalité : une femme entrevue une fois et pour laquelle flambe un cœur de jeune homme qui ne vit plus que dans le sillage invisible de cette femme, que dans son halo impalpable. Rien de tragique au sens ordinaire du mot, mais est-il de plus émouvante tragédie que la poursuite d'un idéal ? Alain-Fournier a-t-il voulu nous fournir le prétexte d'un symbole ? Le symbole existe et il est loisible à chacun de comprendre ces pages au gré de sa tendance. C'est un de ces livres autour desquels le lecteur rêve à son tour. Le rêve d'un rêve ! Et quelle musique assourdie, et quel glissement vers les plus subtiles cadences de l'âme !

A qui n'est-il pas arrivé de rencontrer une fois l'être qu'on croit fait pour soi, qu'on habille de ses propres désirs ou de ses illusions ? L'être n'a fait que passer. On n'a retenu de lui que la grâce d'une silhouette, la fraîcheur d'un teint, la lumière des yeux, la fleur de la bouche. On lui a parlé une fois, une seule fois, et lorsque cet être est parti, qu'il a disparu à jamais, il continue de vivre en nous d'une vie d'autant plus tenace qu'il ne peut plus déranger les idées et les sentiments qu'il a fait naître. Il a été le prétexte gracieux et mélancolique à l'extériorisation du plus intime de nous-mêmes et à la poursuite de la perfection dans l'amour.

On assure qu'Yvonne de Galais, cette figure de femme qui, présente ou absente, éclaire tout le livre, a existé. Alain-Fournier l'aurait rencontrée accidentellement et il ne sut presque rien d'elle. Il la rencontra une seule fois.

Notre rencontre — a-t-il dit — fut extraordinairement mystérieuse...

— Ah ! disions-nous, nous nous connaissons mieux que si nous savions qui nous sommes.

Et c'était étrangement vrai...

— *Nous sommes des enfants ! Nous avons fait une folie !* disait-elle.

Si grande était sa candeur, et notre bonheur, qu'on ne savait pas de quelle folie elle avait voulu parler : il n'y avait eu de prononcé un seul mot d'amour...

C'est bien cela. La vérité n'est jamais dans l'agence-ment précis des choses ou dans l'exactitude des faits. Non, la vérité est plus mystérieuse. La vérité est une chimère, la plus belle de toutes et la plus poignante. Elle est en nous, elle n'est jamais hors de nous. Et l'amour n'est qu'un mensonge délicat auquel nous voulons désespérément coller le masque de nos incommunicables exigences. Qu'aimons-nous dans un être ? Est-ce la courtoise satisfaction qu'il vient de la griserie sensuelle ? Non, c'est par delà la possession, si aigue soit-elle, le secret d'une vérité qu'on s'épuise à vouloir découvrir. L'amour est le plus pathétique des duels. N'est-il pas, lui-aussi, pour reprendre l'expression d'Alain-Fournier, l'insensible va et vient du rêve à la réalité ?

On lit le *Grand Meaulnes*, et on le relit. On rêve, on médite, on goûte la musique d'une admirable harmonie intérieure, et, peu à peu, comme un vol d'oiseaux mystérieux, nos pensées dessinent dans un invisible univers, les figures inconsistantes de nos rêves et de nos nostalgies.

GEORGES DUMANI.



« JOURNAL 1928-1934 »

par Julien Green

(Plon)

Un journal est généralement la narration plus ou moins sincère des actes, des pensées et des événements vécus quotidiennement. Il est le trait d'union — et devient l'aide-mémoire — entre l'auteur et son présent transformé instantanément en passé. Les scories y abondent car l'auteur ne choisit pas les faits, il les relate tout simplement au jour le jour. Ainsi Beethoven dans son journal ne cesse de parler de ses ennuis domestiques : « engagé une nouvelle cuisinière... renvoyé la femme de charge... etc. »

Un journal traduit la vie en bloc, avec ses beautés, ses fadeurs, ses platitudes et ses grâces. Commencer à choisir, donc à omettre, est déjà une manière de mensonge, car nous ne saurions être juge nous-même de l'importance d'un événement aussi petit soit-il.

Le journal de Julien Green a ceci de particulier que la vie s'y trouve constamment transposée sur un plan irréel. Ou pour reprendre cette idée à rebours : ce journal nous paraît être le récit d'un fantôme à laquelle arrivaient parfois des aventures terrestres.

Dans ces pages rien de direct, rien pour ainsi dire de « charnel ». L'auteur n'y a point de corps, il n'est qu'une ombre circulant à travers les paysages de la vie, une ombre qui exprime des pensées et des sensations, une ombre qui raconte des anecdotes extraordinaires et qui a surtout le don exceptionnel de savoir découvrir et mettre en valeur le mystère qui se cache derrière un objet ou un groupe de faits anodins.

Les passages les plus intéressants de ce journal, en dehors des courts récits si savoureux et si aigus où l'auteur ressuscite ses entretiens avec Gide, Cocteau, Malraux et d'autres, sont les passages où Green parle de son travail : « Mon dernier roman est le plus extravagant de « tous ceux que j'ai écrits jusqu'à ce jour, mais si je ne « mettais pas cette folie dans mes livres, qui sait si elle « ne s'installerait pas dans ma vie ? Ce sont peut être mes « livres qui m'ont permis de conserver un semblant d'é-
« quilibre. »

Et encore : « J'essaie de vivre dans le présent, de ne « craindre ni la maladie, ni la guerre, ni la mort. Je ne « désire ni l'argent, ni les louanges, mais je veux, jus-
« qu'au bout, pouvoir écrire mes livres aussi lentement « qu'il me plaira. »

Ce journal est le journal non point de sa vie quotidienne, mais des tumultes quotidiens de son esprit créateur, de son démon. Tout le long des jours, à travers les années, l'on sent palpiter cette ferveur de l'artiste à s'exprimer, ferveur que double le goût tyranique à vouloir matérialiser les rêves, concrétiser les idées, et donner un aspect vivant et humain à des visions.

Et si Green ne nous parle pas de sa vie extérieure, sentimentale et matérielle, c'est que celle-ci ne s'est jamais imprimée en lui au point de l'obliger à la décrire. Seuls ses livres le hante : « Je pense à mon livre à toute « heure du jour et sans doute le travail le plus important « se fait-il quand je n'écris pas — quand je dors. » Puis : « J'ai recommencé quatre fois le début de mon nouveau « roman. Je me fais l'effet d'une taupe qui creuse patiem-
« ment son petit tunnel, mais voilà qu'elle se trouve ar-
« rêtée par un mur. Elle retourne en arrière et recom-
« mence jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la bonne direction. »

Cette bonne direction Green l'a trouvée. Souvenez-vous de *Voyageur sur Terre* et de *Minuit*.

Pour atteindre à cette beauté dans les romans, pour les composer sur ce ton soutenu au delà du réel, l'auteur, ayant dépassé le simple stage de l'inspiration a dû certainement pénétrer dans le climat obscur des transes, ce climat où vivent les somnambules, les fous, les poètes et certaines bêtes trop intelligentes.

Grâce au *Journal* de Julien Green nous pouvons un peu nous figurer les joies et les angoisses d'un esprit qui s'aventure dans ces régions « inconfortables ».

« MEMOIRES EN VRAC »

par Jean Ajalbert

(Editions Albin Michel)

Aucun quotidien ne confiera jamais à Jean Ajalbert les « leaders ». Il a une franchise presque brutale, il va droit au but, ne s'embarrasse ni de ce qu'on pensera, ni de ce qu'on pourra dire. Le lecteur se trouve devant un écrivain qui écrit pour son plaisir, et aujourd'hui c'est chose assez rare.

Aussi les *Mémoires en vrac*, embrassant le temps du symbolisme, depuis 1880 jusqu'en 1890 sont-ils passionnants. Poète, avocat, débordant d'une jeunesse qui n'a heureusement pas tari, Ajalbert a intensément vécu l'époque divine, celle qui naquit vers 1880 pour prendre fin en 1914, celle pendant laquelle la paix, le bonheur, la quiétude furent des mots emplis de sens.

Ajalbert suit les cours de la cinquième, à Condorcet... et il joue aux courses. Mises prudentes ! Il doit toucher un outsider mais le « book », Désiré Lemerre, fils de l'éditeur, ne peut payer en espèces. Il propose de s'acquitter en livres et le jeune Ajalbert (qui a 75 ans maintenant) « encaisse » tout Coppée d'abord, puis par la suite Vigny, Banville, Sully Prud'homme et Leconte de Lisle.

Il lit les Romantiques, les Parnassiens, commence d'écrire, « De divisions à divisions, la communication idéale s'établissait pour publier en polycopie *Le Fou*, par Rodolphe Darzens, Georges Michel (E. Mickhael), René Guilbert (René Ghil), Camille Bloch, Stuart Merrill, Pierre Quillard, qui devaient précéder le *Mercur de France*... et de communier en Mallarmé, naguère notre « prof » d'anglais... »

Il va dire ses premiers vers, se « produire » au Chat Noir, se mêler, parce qu'on le recherche, à ceux qui se font ou qui se feront un nom dans le monde littéraire et artistique, collaborer à toutes ces magnifiques revues, créées par le talent et l'enthousiasme et décédées après quelques numéros, faute de capitaux et d'abonnés.

Et voici que passent devant nous, fixés par un crayon preste, ou étudiés en profondeur, Rodolphe Salis, gentilhomme cabaretier, Jean Rameau, Edmond Haraucourt « à qui sa maîtrise initiale, dès *La Légende des Sexes*, valurent l'estime immédiate des Parnassiens, de Leconte de Lisle à Banville »... Paul Napoléon Roinard, Albert Samain qui, « grave, n'apparaissait que pour réciter son sonnet de la semaine », Emile Goudeau : « truculent, fort en gueule, un œil de travers, la figure comme baignée d'encre, si noir de cheveux et de barbe... »

Tant d'autres encore : Robert Caze, Charles Cros, Verlaine, Edouard Kahn, Barrès, Edouard Dujardin, Mallarmé, Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Paul Adam et Moréas...

« La pauvreté, jusqu'à la misère et à la maladie, n'empêche pas Paul Adam d'aligner soixante volumes, sans répit, alors que Jean Moréas, tout indépendant, ne put que, vers la cinquantaine, après de minces plaquettes d'essais, publier les quelques centaines de vers des définitifs *Cantilènes et Stances*. Moréas, savourait continuellement sa gloire, devant un auditoire qui changeait souvent. On l'entendait dire : « Moi, j'ai du talent (sous entendu : moi seul) et « jé souis bô ! Et, d'ailleurs, jé né conçois point un poète qui né soit bô. Un poète laid, ou borgne, comme cé Tailhade, devrait mourir tout de souite ». Cette attitude avantageuse ne l'empêchait pas, « à chaque heure, de progresser dans notre langue, dont, comme les étrangers, il ne cultivait que la beauté ».

Ajalbert redonne la vie aux idées, parle du mouvement d'où partit et se développa le symbolisme, de la naissance du vers libre à laquelle il a contribué largement.

Il évoque les batailles littéraires, les duels, les polémiques. Comme au temps des mousquetaires, on se battait pour un rien, pour un mot ! Et, s'il s'arrête à 1890, c'est parce que les troupes qui donnèrent le premier assaut au Parnasse se disloquent. Des groupes se sont effacés, reformés, augmentés... Des morts précoces : Jules Laforgue, à 27 ans, Mikhael à 24 ans et les revues : *Lutèce*, le *Décadent*, le *Symboliste*, la *Revue Indépendante*, la *Vogue* ne sont plus. Il en naît d'autres, *La Plume*, la *Revue Blanche*.

« 1880-1890... Merveilleuses années que j'aurai vécues deux fois, par cette résurrection de la réalité... »

Les livres comme *Mémoires en vrac* ne peuvent être analysés. Ici, les faits se succèdent à vive allure, les hommes, quelques femmes aussi passent, des scénacles se forment, se dispersent. On jongle avec les idées, on combat pour elles. On n'analyse ni le mouvement, ni la fièvre : on les subit, avec quel ivresse !

R. BLUM.



« LA MECQUE VILLE INTERDITE »

par Jean Barois

(Editions Corrèa)

L'ouvrage est présenté avec une bande écarlate destinée à former un violent contraste avec la couverture verte. On y lit la mention suivante : « Le mystérieux pèlerinage d'un des six européens qui, en treize siècles, ont réussi à pénétrer dans la Mecque. »

Sans doute, l'auteur ne saurait être entièrement responsable de la teneur d'une publicité qui relève du commerce. Pourtant, si cette annonce ne trompe pas les spé-

cialistes, elle peut frapper les lecteurs qui ne sont pas de la partie. Il n'est donc pas inutile d'énumérer les voyageurs européens qui ont visité les Villes saintes de l'islam.

Le premier fut le bolonais Ludovico di Varthéma (1503). Nous connaissons ensuite : l'autrichien Johann Wild (1604) ; l'anglais Joseph Pitts (1685) ; l'espagnol Badia y Leiblich (1807), qui publia sa narration sous le nom d'Ali Bey el Abbassi ; l'allemand Seetzen (1810) ; le suisse Burckhardt (1814) ; l'italien Finati (1814) ; le suédois Wallin (1845) ; l'anglais Burton (1855) ; l'allemand von Maltzan (1860) ; l'anglais Keane (1878) ; le hollandais Snouck Hurgronje (1885). Nous devons citer aussi les récits de Léon Roches (1842) et de Gervais-Courtellemont (1896), en signalant que des doutes ont été formulés. Avec le XXe siècle, la liste s'allongerait sensiblement.

Le livre de M. Jean Barois, n'hésitons pas à le dire, n'apporte rien à aucun point de vue, religieux, géographique ou descriptif : nous n'avons pas le droit de douter de la réalité de son voyage, mais devons convenir que ces chapitres pourraient avoir été écrits dans son cabinet de travail, avec la documentation voulue.

Les recherches de M. Jean Barois ont, d'ailleurs, été assez sommaires. Il est incroyable que l'on puisse faire imprimer des réflexions aussi éloignées de la vérité que celle-ci : « Les Arabes (sic), au retour des lieux saints, parlent peu — sinon entre eux — et n'écrivent rien des impressions qu'ils y ont ressenties. » M. Barois ne sait probablement pas l'arabe, c'est entendu, et alors cette ignorance même l'invitait à être prudent et à ne pas lancer d'une façon aussi rapide de pareilles erreurs. Que nos lecteurs se rassurent : nous ne ferons pas aux musulmans d'Egypte l'injure de leur laisser supposer que nous n'avons pas lu au moins la relation classique de Batanouni.

Mais il y a mieux. Un musulman nous a livré ses impressions en français et *La Mecque ville interdite* ne saurait éclipser *Aux Villes saintes de l'islam* de Caïd ben Chérif, livre paru en 1919, écrit « surtout pour ceux qui, bien qu'étrangers à la religion du Prophète, sont passionnés des choses de l'islam. » Le récent *Pilgrimage to Mecca* de Lady Evelyn Cobbold, publié en 1934 sans publicité tapageuse, offre une relation modeste qui n'est pas sans saveur.

Le livre de M. Barois n'apprendra rien à ceux qui ont pu voir les films sur le pèlerinage ; la projection de ces vues nous a bien fait assister à ce que M. Barois appelle « un spectacle unique d'une foi fervente et magnifique. »

C'est la seule concession faite à l'esprit religieux de l'islam. En effet, il faut nous élever avec vigueur contre un procédé qui consiste à tout ridiculiser, j'entends non une note pittoresque d'exception, mais une attitude systématique. Les muezzins — que M. Barois nomme parfois *modènes* (p. 93) et *mogdènes* (p. 33) — apparaissent cinq fois par jour sur les minarets, « tels les personnages de certaines horloges monumentales ». Un des kiosques qui avoisine la Kaaba ressemble à « un poste d'aiguilleur ».

On sert dans les cafés de la Mecque un « apéritif de Zem-Zem » : que dirions-nous si un musulman traitait l'eau de Lourdes avec un pareil sans-gêne ? La perle semble être la suivante : M. Jean Barois signale la lapidation rituelle de Satan à l'aide de petits cailloux et il ajoute : « Je songe à tout le plaisir qu'auraient à les étendre dans leurs jardins les propriétaires des villas *Sam-Suffi* ou *Do-mi-si-la-do-ré* ». C'est vraiment exquis.

GASTON WIET.



« LE DESERT DANS LA PORTE CELESTE »

par El Kayem

Titre curieux, recueil hermétique.

Nous sommes ici sous les sombres voûtes d'une chapelle close, fermée au vulgaire. C'est le règne du clair-obscur cher à Rembrandt ; et dans cette pénombre voulue — résultat de toute une technique obtenue grâce à une longue patience, imposée par la maîtrise des masses et des mots — l'auteur, autant pour lui-même que pour l'édification de quelques rares initiés, pontifie à voix basse.

El Kayem préfère les oracles aux prophéties, la plainte secrète aux cris de secours. Il souffre qu'on le devine, non qu'on le comprenne ; qu'on l'admire aussi, qu'on respecte sa douleur, mais qu'on lui fasse grâce de la pitié.

Son horreur du médiocre, son mépris du banal, l'inclinent vers un danger contraire, la faute même d'un Greuze vêtissant en grandes dames les filles de ferme et les boutiquières. Sa tendance orientale à l'opulence s'exprime par tout un cortège d'images, de comparaisons, de symboles, de mots passés au crible : choix méticuleux des sons, recherche pour ainsi dire géométrique de l'imprécision au sein de la clarté, du mystère en plein soleil. Autant d'étincelles hardies, inattendues, qui se détachent brusquement, en jets saccadés, sur un fond obscur.

Mais n'y a-t-il pas, ça et là, quelque inconscient souci de dérouter le lecteur, un soupçon de malice à vouloir étonner le bourgeois, en lui jetant aux yeux de quoi l'éblouir sans l'éclairer ? Et le truchement enchanteur des métaphores et des métonymies ne supplante-t-il pas souvent l'émotion simple et profonde, auréole des valeurs intrinsèques et des beautés objectives ? Des déesses grecques ont parfois laissé tomber leurs voiles, — elles étaient mieux ainsi.

Gardons-nous toutefois de rapetisser la vision du poète. El Kayem n'est pas seulement un ciseleur de phrases. S'il se raidit, sanglé dans une redingote de parnassien un peu serrée, si la joie est exclue de son chant, s'il tait l'expression trop naïve, c'est que chez lui tout est réfléchi, et

intellectualisé. La candeur doit prendre forme de sagesse, le désir se muer en volition ; et la folle du logis n'aura droit de cité qu'une fois revêtue de formes littéraires, conforme à la saine rhétorique, soumise aux lois de l'impeccable plastique exigée par les anciens.

El Kayem est très seul dans sa tour d'ivoire, d'une solitude pleine d'orgueil, — de souffrances aussi. Mais depuis quand franchit-on les degrés du Temple en joyeuse et bruyante compagnie ?

Les limites si proches, hélas ! de notre cerveau font que nous apprécions les choses dans la mesure où nous les comprenons, et c'est pourquoi, sans doute, la seconde partie du recueil semble nettement supérieure à la première. Ici le poète exerce pleinement son empire sur la matière des mots qui, de maîtres deviennent esclaves.

Mieux que tout commentaire, quelques beaux fragments du livre parleront pour lui :

Le dernier jour

*La porte s'est refermée sur le blasphème du monde,
Tu m'as parlé des saisons qui viennent, d'astres fous,
De l'enfance comme d'un ange perverti d'avance.
C'était derrière la plaine, derrière nos regards,
Dans la haine des forêts,
Que j'appris à vous reconnaître des ombres de la terre.
Votre gravité, revenue des aubes couleur grise,
Me touchait en plein amour,
Vous aviez la robe pleine d'accusations,
Des réveils de paysages charnels
Que vos yeux pris entre mes yeux et mon chagrin
M'ont redit.
Maintenant je le dirai sans peine
Couché dans les plus énormes des distances
Ce qu'il fallut à mon sang de grandeur !*

Ou encore :

*Quand la ville sera morte et sera retrouvée,
Une femme lavera son linge de pudeur
Dans l'eau du fleuve qui a nourri ses enfants.
Au mouvement si beau de son corps fantôme
A ses yeux, les morts ont gagné la bataille.
Et si la maison est vide, ce n'est pas sans lumière.*

* * *



ARCHITECTURES MODERNES EN JUDEE

Rien ne marque mieux le développement de la Palestine que le nombre des constructions qui se sont élevées au cours des années récentes à travers tout le pays, et particulièrement à Jérusalem, Tel-Aviv et Caiffa. Mais,

tandis qu'à Tel-Aviv cet amas d'édifices disparates forme un ensemble disgracieux et désordonné, Jérusalem a jusqu'ici préservé sa grâce et son harmonie. C'est qu'en dépit de la variété des styles adoptés, — qui vont du roman-byzantin et du pseudo-gothique à l'ultra moderne, — l'unité de caractère de la ville nouvelle est sauvegardée par l'emploi de la belle pierre du pays et par l'atmosphère du site au cœur des Monts de Judah. Les contours sobres des collines, la transparence du jour prêtent une noblesse singulière aux moindres architectures. A cela s'ajoute la qualité de la pierre de Judée, qui est de trois sortes : celle, rose et dorée, dont on a fait usage pour le *King David Hotel*, et le *Y.M.C.A.*, celle, d'une agréable blancheur mate, qu'Austen St Barb Harrison emploie de préférence au *Musée Rockefeller* comme à la Résidence du Haut Commissaire ; et le moellon gris, solide et sévère, dont est construit le siège de l'Agence Juive et du *Keren Hayesod*.

Ici l'on ne voit point de ces boursoufflures de plâtre et de stuc auxquelles nous ont habitués tant de médiocres architectes ; mais la force, l'ampleur et la beauté naissent de la simplicité même des lignes et des plans où la lumière joue. Cette austérité se retrouve aussi bien dans les édifices traditionnels conçus par cet humaniste avisé qu'est Harrison, que dans les monuments hardis et prophétiques que conçoit ce grand visionnaire : Erich Mendelsohn. Par ses soins, sur le Mont Scopus, s'est élevée l'Université Hébraïque de Jérusalem et l'Hôpital de la Hadassah. Ceux qui connaissent les chefs d'œuvre de cet architecte en Allemagne et en Russie pourront imaginer l'originalité et la puissance de conception de ses nouvelles œuvres ; mais il est important de noter que celui qui, avec Auguste Perret, Tony Garnier et Le Corbusier, a fait le plus pour développer la technique du béton armé, a décidé de se plier en Judée aux lois qu'impose la présence du lieu : l'emploi de la pierre de taille. Le dessein de Mendelsohn est aujourd'hui de faire vivre dans la pierre l'esprit même de la Bible, cet équilibre entre l'élan spirituel et le sens du concret qui est le don suprême de sa race et qui ne s'est pas encore manifesté suffisamment dans le domaine plastique.

GEORGES CATTAUI.

Compagnie Centrale d'Éclairage

par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{ie}

Le Caire — Alexandrie

*Force Motrice Electrique à Tarifs
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de
chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ et ELECTRICITE

Cokes calibrés - Brai (Pitch)

Goudron brut et deshydraté

Huiles minérales dérivées du

goudron - Naphtaline

PHILIPS



éclaire MIEUX

consomme MOINS

dure LONGTEMPS